IMAGES

AU LARGE DE RHODES

(Voir page 10)



30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 745 — LE CAIRE (EGYPTE) — 19 DECEMBRE 1943

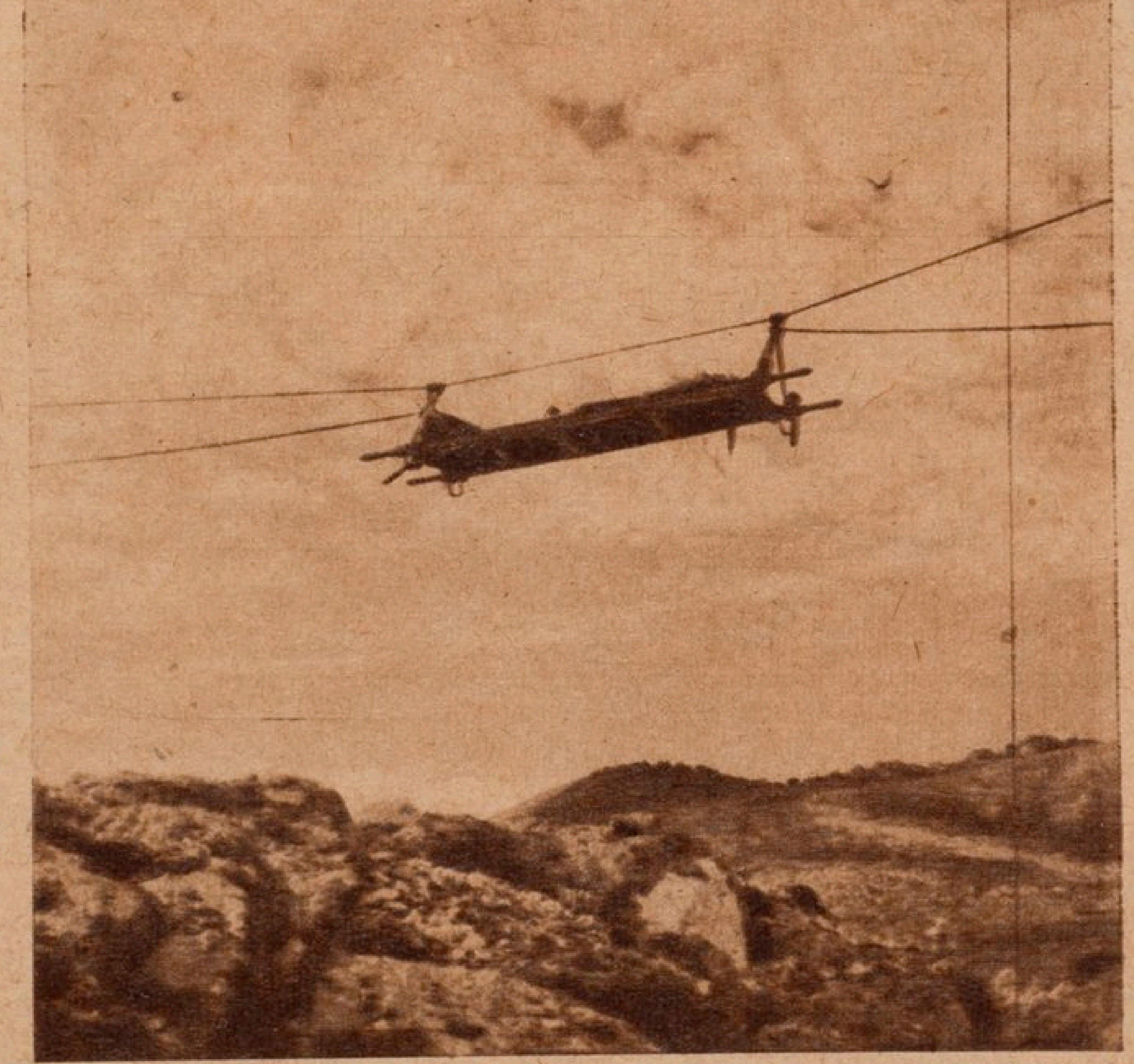
A TRAVERS LES MONTAGNES ET LES TORRENTS D'ITALIE

Des tanks Sherman traversent la région de Sangro tandis que l'artillerie ennemie envoie ses obus éclater dans le lit de la rivière.

L'avance des armées alliées en Italie a été ralentie par les obstacles naturels au cours des deux derniers mois. La VIIIème Armée et la Vème Armée ont atteint la partie la plus étroite de la péninsule italienne. Les Appenins s'étendent presque d'une côte à l'autre, et là où les Appenins n'entravent pas la marche en avant des Alliés, les fleuves et les torrents les remplacent. Telle est la situation actuelle sur le front italien, d'après la description donnée par M. Anthony Eden aux Communes cette semaine.



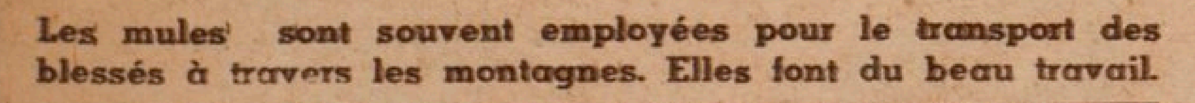
Le transport d'un canon vers une cime, à travers un sol rocailleux et semé d'obstacles. L'entreprise n'est pas facile.



Un soldat blessé est conduit par un genre de funiculaire d'un point à un autre. Le procédé économise un temps précieux.



Suspendu à un câble, ce jeep est transporté avec ses occupants à travers une vallée. Il rend de grands services.



Les mules sont souvent employées pour le transport des blessés à travers les montagnes. Elles font du beau travail.



Le camouflage dans les montagnes se fait à l'aide de tissus auxquels on donne l'aspect des rochers environnants.



Sur un sol boueux, transformé en marais, des soldats installent des câbles téléphoniques. Rien ne saurait les arrêter.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

NOUVELLES DES BALKANS

La guerre se rapproche de la presqu'île balkanique. On perçoit déjà une effervescence révélatrice de l'orage qui va éclater : les amitiés se resserrent, les satellites menacés commencent à réaliser le danger.

De retour à Ankara, M. Menemendjoglou fit des déclarations intéressantes à la presse alliée : la Turquie penche vers les Nations Unies ; il est évident que sa neutralité sera de plus en plus bienveillante envers la cause des démocraties.

Les relations de la Turquie avec sa grande voisine de l'Est ont été éclaircies au Caire. Il a été précisé, en effet, que la Conférence Roosevelt-Ineunu-Churchill a été décidée à Téhéran de commun accord avec Staline. M. Vichinsky devait y représenter son pays, mais, malgré son retard, la Russie était là et les problèmes communs purent être abordés. C'est ce qui permit au ministre turc des Affaires Etrangères de déclarer : « Notre alliance avec la Grande-Bretagne est sortie considérablement fortifiée de la Conférence : mais nous pouvons dire que nos relations avec les Etats-Unis et la Russie sont presque aussi fortes qu'avec la Grande-Bretagne. »

L'obstacle principal qui aurait pu entraver une collaboration plus étroite entre la Turquie et les Nations Unies a donc été surmonté.

•

Parmi les pays balkaniques, la Bulgarie fut la première à réaliser la signification des entretiens du Caire. Les troubles qui s'y manifestent aujourd'hui rappellent les symptômes de désagrégation enregistrés en Italie à l'approche des Alliés.

Une fois de plus, un peuple mal dirigé se trouve placé devant les conséquences de ses actes. Comme dans le cas de l'Italie, le gouvernement bulgare n'a vu dans cette guerre qu'une occasion de s'enrichir et de s'étendre aux dépens de ses voisins éprouvés.

Les Bulgares allèrent jusqu'à déclarer la guerre aux Etats-Unis d'Amérique avec lesquels ils n'avaient pas d'intérêts communs ou de sujets de discorde et dont ils étaient séparés par des milliers de kilomètres. On crut peut-être à Sofia que cette distance même les préservait en tous cas des dangers d'une véritable guerre. Mais des bombardiers américains, conduits par des équipages britanniques, ont déversé à trois reprises différentes leurs bombes sur Sofia ces derniers jours.

La voix de M. Cordell Hull se fit entendre en même temps : « Les gouvernements au pouvoir dans ces trois pays (Bulgarie, Roumanie et Hongrie) doivent maintenant réaliser qu'ils auront à partager la responsabilité et encourir les conséquences de la terrible défaite que les armes des Nations Unies sont en train d'infliger à l'Allemagne nazie. »

Placé face à face avec ses responsabilités, le gouvernement de Sofia dut affronter un Parlement hostile. D'où la crise politique dont les dépêches ont rapporté les bruits cette semaine.

•

Des informations d'une toute autre nature sont arrivées de Yougoslavie. Le général Tito, commandant de l'armée yougoslave de Libération, a constitué une administration provisoire, groupant diverses tendances nationales. Les Allemands font donc face, en Yougoslavie, à une armée régulière relevant d'un véritable gouvernement.

On annonçait en même temps de source britannique autorisée — et non d'une source officielle yougoslave — que l'armée du général Tito est une force militaire bien organisée, comprenant 200.000 hommes environ. Ses communiqués de guerre sont dignes de foi, et le but de ses opérations consiste surtout à couper les lignes de communication ennemies.

Cette armée est approvisionnée dans la mesure du possible par les Alliés et surtout par le gouvernement britannique. M. Eden a révélé qu'une mission militaire britannique a été déléguée auprès du général Tito depuis le printemps dernier et qu'une mission soviétique se prépare à rejoindre le commandement des Partisans.

•

Il est évidemment regrettable que les sources officielles yougoslaves n'aient pas éclairé plus tôt l'opinion publique mondiale sur l'ampleur de cette guerre pour la libération, menée sur le territoire national. Les Partisans, les Chetniks ou autres patriotes yougoslaves honorent leur pays et apportent une contribution de premier ordre à l'effort de guerre allié.

Il résulte, par ailleurs, des informations recueillies par M. Eden qu'aucune divergence politique ne sépare le gouvernement légitime yougoslave de l'administration provisoire du général Tito. Les uns et les autres maintiennent qu'il appartiendra au peuple yougoslave, aussitôt que le pays sera libéré, de choisir le gouvernement qu'il désire.

En attendant cette libération prochaine, la seule attitude commandée par l'intérêt supérieur de la Yougoslavie serait d'accorder la même sollicitude à tous les groupes luttant en Yougoslavie contre les Allemands.

Cette politique saine a été adoptée par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

•

Plus au nord, la Tchécoslovaquie, cette plaque tournante de l'Europe, a assis sur une base solide ses relations avec l'U.R.S.S.

Le président de la République tchécoslovaque, Dr Bénès, a pu finalement réaliser l'alliance de son pays avec l'U.R.S.S. Cette alliance fait partie de son plan pour l'après-guerre qui vise à organiser la sécurité en Europe orientale en collaboration avec les Soviets.

On ne peut s'empêcher, à cette occasion, de rendre hommage à l'œuvre poursuivie par Dr Bénès pour la réorganisation de l'Europe. L'ampleur de ses vues — il fut le premier politicien qui ait prévu le conflit actuel avec tous ses développements ultérieurs — lui a valu des sympathies nombreuses à Londres, Washington et Moscou. Conseiller des gouvernements alliés, Dr Bénès ne se limite pas à jouer le rôle du Président et du leader tchécoslovaque ; il fait figure de grand Européen qui sait que le sort de son pays est de plus en plus lié à celui des autres nations européennes, grandes ou petites.

•

Du point de vue soviétique, le traité signé avec la Tchécoslovaquie est le premier pas vers l'établissement du nouvel ordre européen préconisé par les dirigeants alliés.

On sait que les Russes s'opposaient à l'établissement en temps de guerre d'un système fédéral qui grouperait entre eux certains pays d'Europe orientale. De tels projets ne pourraient être réalisés, disaient-ils, que lors du retour aux conditions normales de la paix, lorsque les peuples seraient entièrement libérés et en mesure de décider, à la lumière des circonstances, de leurs véritables intérêts. L'exclusion des fédérations visait aussi et surtout à empêcher la constitution d'un nouveau « cordon sanitaire » plus ou moins camouflé autour de la Russie.

L'accord avec la Tchécoslovaquie exclut toute possibilité de voir cette dernière se joindre à une organisation visant à isoler la Russie. Il est possible qu'il constitue le prélude d'une série d'accords similaires destinés à assurer la sécurité de l'Europe, avec le concours actif de la Russie, plutôt qu'en cherchant à l'isoler.

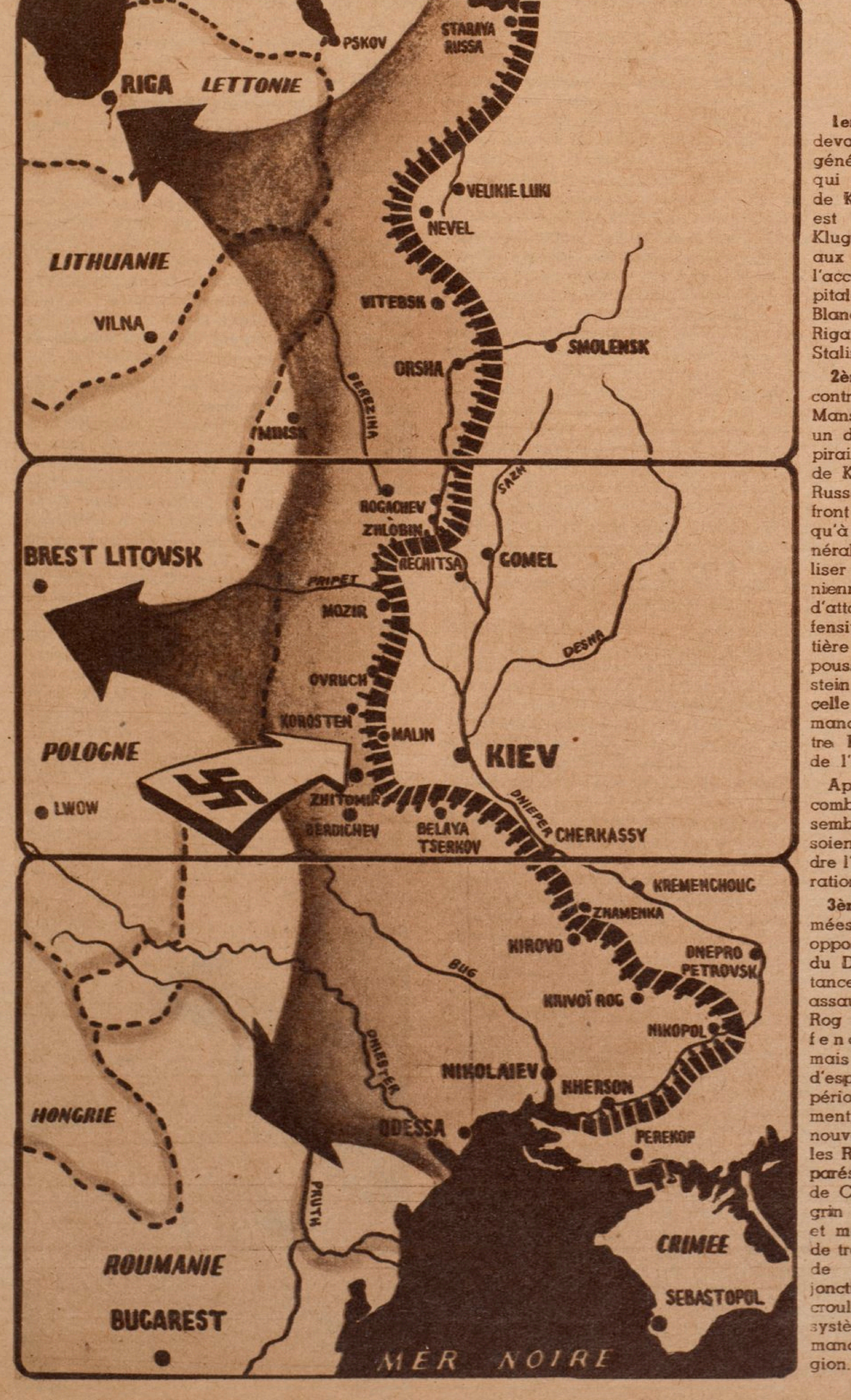
•

Parlant de l'avenir de la France, dans un discours prononcé à Constantine, le général de Gaulle a souligné que « la France sait combien longuement et durement elle doit lutter, souffrir, travailler, d'abord pour jouer son rôle dans la victoire, ensuite pour réédifier sa puissance... Mais, quels que soient aujourd'hui et quels que doivent être demain les obstacles accumulés sous les pas de la France, je puis dire en son nom très simplement et très tranquillement qu'elle est résolue à les surmonter, qu'elle est sûre d'en avoir la force et qu'elle entend cette fois en tirer toutes les leçons... »

Dissipant les malentendus qui ont pu se produire après le discours du marchal Smuts, M. Eden a tenu à parler lui aussi dans son discours aux Communes de ce peuple de France, riche de qualités intellectuelles et morales, qui trouvera la force nécessaire pour se relever des coups terribles qu'il a reçus au cours des quatre dernières années. M. Eden a rendu justice à la France en reconnaissant que son épreuve actuelle aurait pu être celle de la nation britannique si un hasard géographique ne l'avait préservée. — J. A.

S.M. LA REINE

Mercredi soir, quarante et un coups de canon annonçaient à la population du Caire l'heureuse nouvelle de la naissance de S.A.R. la Princesse Fâdia. Bientôt un rescrit royal portait la nouvelle à la connaissance du gouvernement, et la radio l'annonçait à toute l'Egypte. En cette heureuse circonstance, « Images » présente ses hommages respectueux à S.M. le Roi et à S.M. la Reine Farida.



LES FRONTS DE RUSSIE

1er front : Reculant devant les poussées du général Rokossovsky qui a porté son front de Kursk jusqu'à l'ouest de Gomel, von Kluge essaie de barrer aux armées rouges l'accès de Minsk, capitale de la Russie Blanche, et, partant, de Riga, objectif fixé par Staline.

2ème front : Par sa contre-offensive, von Manstein poursuivait un double but : il aspirait, par la reprise de Kiev, à obliger les Russes à rectifier le front en même temps qu'à empêcher le général Vatoutine d'utiliser la capitale ukrainienne comme base d'attaque pour une offensive contre la frontière polonaise. La poussée de von Manstein se rapproche de celle que les Allemands lancèrent contre Kharkov à la fin de l'hiver dernier.

Après 30 jours de combats furieux, il semble que les nazis soient en train de perdre l'initiative des opérations.

3ème front : Les armées allemandes ont opposé dans la boucle du Dnieper une résistance acharnée aux assauts russes. Krivoï-Rog et Nikopol se défendent âprement, mais sans beaucoup d'espoir. Après une période de ralentissement, le front s'est de nouveau embrasé et les Russes se sont emparés successivement de Cherkassy, de Chigrin et de Znamenka, et menacent Kivoïrode de trois côtés. La chute de cette importante jonction signifierait l'écroulement total du système défensif allemand dans cette région.

VOYAGE AUX DEUX EXTRÉMITÉS DE LA MÉDITERRANÉE

A ANKARA...

Osman Abaza bey, directeur général des domaines de l'État, vient de séjourner quelques mois en Turquie en Égyptien curieux des conditions politiques, économiques et sociales d'un pays voisin et ami.

Si la République kémaliste, il y a quelque vingt ans, a rompu délibérément avec le passé ottoman, elle n'en est pas moins demeurée vassale des conditions politiques et stratégiques qui ont toujours régi l'histoire de l'Asie Mineure.

Au Nord, la Russie, puissante et amie ; à l'Est, l'Iran et la Syrie et, au delà, tout un Empire musulman et arabe ; enfin, à l'Ouest, les Balkans, plus précisément la Grèce et surtout la Bulgarie...

En raison de sa situation géographique, la Turquie a dû se forger une politique extérieure complexe et savante, et cela en même temps qu'elle reconstituait son armée et en faisait la première du Sud-Est européen.

La tâche principale de ses diplomates a été de conjurer le danger balkanique. L'animosité grecque à l'égard d'Istamboul devait céder le pas à une amitié sincère, étroite et durable entre Athènes et Ankara. Cette amitié fut réalisée et scellée par des pactes et des traités qui bientôt s'étendirent jusqu'aux Balkans tout entiers.

Quant à la Russie soviétique, la Turquie fut la première puissance à établir avec elle des relations amicales.

Cet état de choses dura jusqu'à la déclaration de la présente guerre et continue toujours d'exister...

...Mais la Bulgarie révisionniste, alliée secrète de l'Allemagne, devait tout à coup disloquer l'Entente Balkanique et faire peser une lourde menace sur la Turquie.

Quoi qu'il en fût, pourtant, le gouvernement d'Ankara parvint, par un miracle de diplomatie, à se tenir à l'écart du conflit, tout en surveillant de près l'évolution des événements internationaux.

Mais les préoccupations principales du gouvernement turc ne l'empêchent pas de rester étroitement mêlé aux affaires du Proche-Orient. C'est ainsi que la politique des gouvernements arabes est actuellement suivie avec beaucoup d'intérêt par la presse turque. Or pourquoi cet intérêt ne serait-il pas mutuel ? Pourquoi n'accorderions-nous pas, nous autres Egyptiens, aux choses de Turquie l'intérêt qu'elles méritent ?

Et cet intérêt est double, la Turquie étant un des facteurs essentiels dans la politique du Proche-Orient. En effet, son édifice économico-social et sa politique étrangère ne peuvent laisser indifférents les peuples qui l'avoisinent et qui recherchent, eux aussi, dans le cadre de leurs institutions respectives, une formule de renaissance nationale.

Ces peuples ne doivent d'ailleurs redouter aucune ambition territoriale de la part de la Turquie. Lors de mon séjour à Ankara et à Istamboul, j'ai pu recueillir de nombreux renseignements à ce sujet. Mes informateurs, officiels ou non, se sont tous accordés pour m'assurer que la Turquie ne recherchait aucun agrandissement territorial, et cela parce que sa population réduite suffisait déjà mal à exploiter le territoire actuel de la République. Toute expansion en Europe ou en Asie la ramènerait fatalement à la politique de l'époque ottomane qui aboutit à l'effondrement de l'Empire submergé par ses vassaux.

Cette politique extérieure de la Turquie nouvelle est loin de dénoter une abdication ou une résignation. Elle est au contraire concomitante à une politique intérieure qui tend à rééduquer la population, à relever son standard de vie et à former une nouvelle jeunesse.

La volonté de l'Etat turc d'être un Etat fort se manifeste d'une façon particulièrement spectaculaire à l'occasion des grandes fêtes nationales. Dans les rues, on voit alors d'immenses calicots tendus qui portent inscrits des mots d'ordre comme les suivants :

« Aime ton peuple et fais-le aimer par les autres ».

« N'oublie pas le passé pour mieux comprendre le présent ».

« Sur la terre turque, sur les mers turques, dans les airs turcs, il n'y aura que le drapeau turc ».

« Notre confiance, c'est l'armée ! »

« La dette envers la patrie se paie avec le travail ».

« Chaque fabrique est une forteresse ! » etc...

D'ailleurs, le parti du peuple a énoncé les principes de son indépendance et de sa force en six points représentés par six flèches qui se détachent sur le drapeau de la République.

Cette politique de relèvement, et pour ainsi dire d'enthousiasme national, a fort bien réussi.

La jeunesse s'instruit et se cultive. Elle accomplit volontiers son service militaire. Grâce à la nouvelle armée, les Turcs se connaissent mieux entre eux, car toutes les classes se côtoient dans les rangs.

L'armée compte actuellement un million de soldats sous les armes et une réserve d'un demi-million d'hommes prêts à revêtir l'uniforme au premier appel.

L'entretien de ces troupes est fort onéreux pour l'Etat : la moitié du budget leur est consacrée. Mais les Turcs ont accompli le tour de force d'assurer au soldat un excellent traitement, alors que le budget turc ne dépasse pas le budget égyptien.

Dernièrement, le gouvenement d'Ankara, afin de faire face à ses dépenses, a établi l'impôt sur la fortune. Cet impôt lui a procuré à peu près 40 millions de livres sterling. On ne peut reprocher au gouvernement turc de recourir, dès qu'il s'agit du salut de l'Etat, à des mesures draconiennes. Qu'il vous suffise par ailleurs de savoir, pour être fixé sur le libéralisme turc, que depuis la guerre, la République kémaliste a accueilli plus de 400.000 réfugiés d'Europe centrale et occidentale.

On a beaucoup discuté certains principes sociaux de la République turque.

C'est ainsi que les détracteurs du kémalisme se sont plu à taxer la Turquie nouvelle d'irréligion et d'athéisme. Une mise au point définitive dissipera cette impression qui ne correspond en rien à la vérité : **La Turquie kémaliste a instauré l'Etat laïque, mais n'a point aboli l'Islam sur son territoire.** Les vieilles confréries de cheikhs et en général les clergés de toute confession ne jouissent plus d'aucune influence politique en Turquie.

Mais la religion islamique, non plus que les autres religions, n'ont eu à souffrir de ce nouvel état de choses. Le peuple est demeuré plus profondément pieux et les mosquées regorgent de fidèles les vendredis et les jours de fête.

L'Egypte, qui se trouve engagée depuis un demi-siècle sur la voie du progrès, devrait s'inspirer des méthodes de ses voisins pour se forger, elle aussi, une culture et un ordre économique et social qui reflètent ses tendances actuelles, sans trahir son génie traditionnel.

Quelle a été la répercussion du nationalisme kémaliste sur la société turque ?

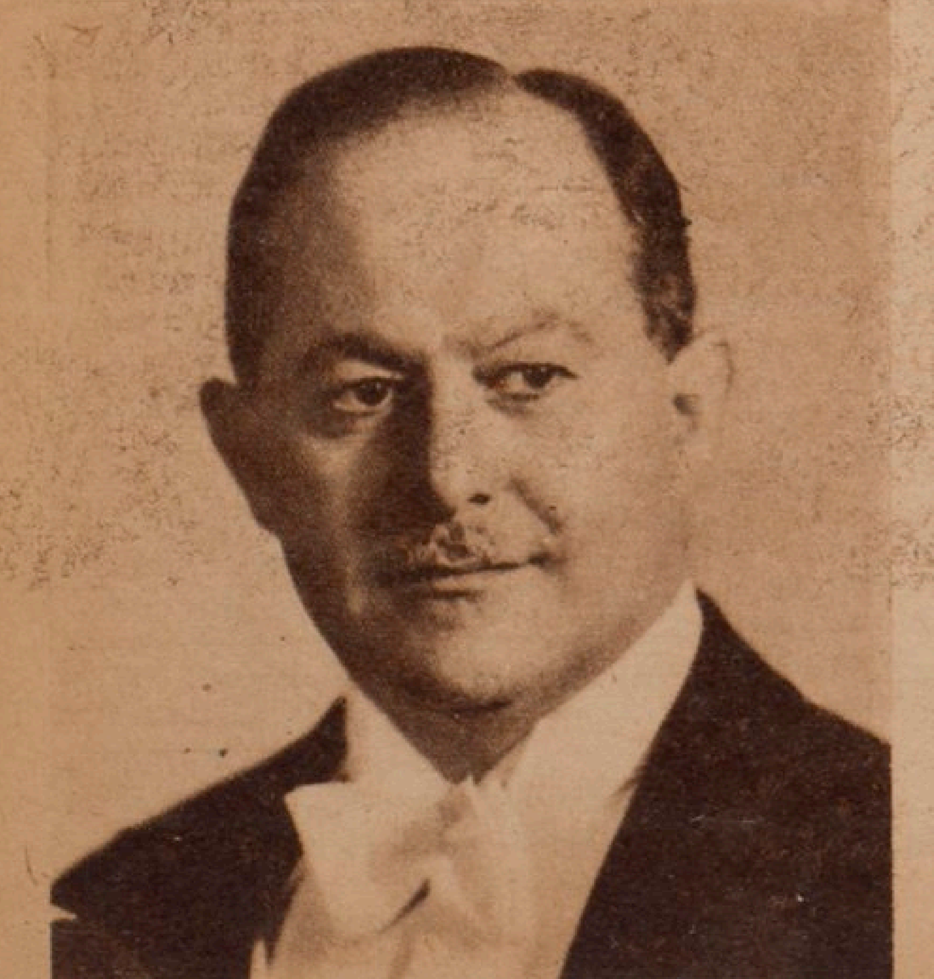
Tout d'abord, la Turquie a vu les différences de classes s'atténuer sensiblement. Cela est dû à deux facteurs simultanés :

1° Les Turcs, à quelque milieu qu'ils appartiennent, se rendent compte qu'ils se fondent dans une communauté supérieure qui est la nation tout entière.

2° La prospérité économique qui a atteint les classes les plus pauvres. Cette prospérité est due particulièrement à l'exploitation efficiente des richesses nationales. C'est surtout en Anatolie que cette prospérité apparaît à l'étranger qui visite pour la première fois le pays.

Enfin, la nation turque a plus que jamais conscience d'elle-même. J'ai connu des Allemandes mariées à des jeunes Turcs. Eh bien, me croiriez-vous si je vous disais que ces messieurs ont imposé leur langue à leurs épouses ? Si bien qu'elles ne parlent plus que le turc, même quand elles se trouvent ensemble, en l'absence de leurs maris.

La Turquie, qui est un Etat de 20 millions d'habitants au plus, a su s'affirmer comme puissance. Pourquoi l'Egypte ne suivrait-elle par son exemple ? D'autant plus qu'une amitié naturelle et séculaire lie ces deux grandes nations du Proche-Orient, amitié qui se manifestera bientôt dans le domaine de la vie sociale par la fondation d'un Comité Turquie-Egypte, à l'instar de l'Union Anglo-Egyptienne. *(Recueilli par Ch. Atalla)*



A ALGER...

Le R.P. Carrière, vice-président de l'Assemblée Consultative d'Alger, a rapporté d'Afrique du Nord française et de ses contacts avec les délégués de la Résistance une réconfortante impression d'union.

Revenant d'Algérie, département français et prolongation naturelle de la métropole, il n'était que naturel que le vice-président Carrière parlât des angoisses actuelles et des aspirations profondes du peuple français. « Le contact quotidien avec les délégués de la Résistance métropolitaine, nous dit-il, est un véritable réconfort. Tous, ils appartiennent aux grandes organisations clandestines qui, en France, combattent avec courage contre l'occupant et les traîtres qui collaborent volontairement avec lui. Presque tous se sont échappés, par les moyens les plus invraisemblables, des prisons de la Gestapo et ils sont venus pour dire, au nom de leurs camarades, ce que pense et veut la France opprimée. « La voix du pays, a dit le général de Gaulle, doit percer tous les bâillons ». Ces délégués nous affirment que l'attitude de tous les Français n'est plus, surtout depuis la Relève, un attentisme stérile dans un esprit de résignation ou d'expiation, mais une lettre acharnée de tous les instants et par tous les moyens. On souffre beaucoup, oui ! mais avec l'espoir au cœur. Et cet espoir inspire un héroïsme de tous les jours. »

Après trois années et demie d'occupation, et privée par surcroît d'une substantielle partie de sa population mâle, déportée ou enfermée dans les camps de prisonniers, la crise de la dénatalité a dû s'aggraver sensiblement dans une France sous-alimentée. Les hommes qui, à Alger, légifèrent et pensent à l'avenir ont-ils déjà prévu un ensemble de mesures visant à sauver leur pays d'un désastre démographique ? Auraient-ils décidé pour l'après-guerre une saine politique d'assimilation des étrangers qu'un long séjour dans le climat français ou de profondes affinités de culture relient à leur pays ?

« Sans doute, répond le Révérend dont le regard s'est un instant assombri, sans doute la crise de dénatalité s'est aggravée en France. Certes, ce problème est étudié à Alger dans tous ses aspects, et ceux qui ont été spécialement chargés de préparer l'avenir de notre pays envisagent une politique familiale en vue d'obtenir un accroissement du nombre des naissances. A cette politique se rattache un ensemble de mesures devant permettre à toutes les classes de la société d'élever et d'éduquer convenablement les enfants. Plusieurs commissions, dans lesquelles ces problèmes sont examinés avec une grande attention, ont été formées au sein de l'Assemblée Consultative. Quant à la politique d'assimilation des étrangers, reliés à notre pays par la culture ou la durée du séjour, elle n'est pas encore à l'ordre du jour de l'Assemblée que retiennent des questions plus urgentes en cette première session à proprement parler préparatoire. Il faut du reste noter que beaucoup d'étrangers séjournaient en France parce que la vie leur était rendue difficile ou impossible dans leur propre pays. Après la guerre, ils préféreront rentrer chez eux, et la France pourra enfin « choisir » ses immigrés. »

La résistance française au dedans comme au dehors n'a-t-elle pas donné lieu à un brassage des diverses couches politiques et sociales favorables à l'union ? Et cela n'est-il pas de nature à faciliter le problème social lequel, à vrai dire, est le premier de tous les problèmes ? Y a-t-il en gestation à Alger quelque chose d'analogue au plan Beveridge d'assurance nationale en Angleterre ?

« Il n'a pas été question à Alger, que je sache, de quelque chose d'analogue au plan Beveridge, mais la résistance française métropolitaine et extra-métropolitaine a amené un rapprochement des anciens partis politiques groupés vers un seul but : la libération du territoire et les reconstructions de demain. Vous pouvez être assurés, d'autre part, que tous les problèmes sociaux sont étudiés avec un soin particulier, et c'est ce souci qui est à l'origine de la formation de certaines commissions. Leur fonctionnement doit apporter au Comité de la Libération une aide complète dans tous les domaines, ce qui doit permettre de satisfaire les aspirations actuelles des populations françaises. L'union a rarement eu d'aussi beaux mobiles. »

Et puisque nous parlons d'union, adjuvant de l'unité, les éléments de l'armée du général de Gaulle ont-ils gardé leur caractère propre dans l'organisation militaire française reconstituée sous le commandement en chef du général Giraud ? Portent-ils toujours leur insigne distinctif de la Croix de Lorraine ?

« Oui, répond le R.P. Carrière ; ils ont gardé leur caractère propre et ont défilé le 11 novembre à Alger avec leurs drapeaux à croix de Lorraine. Ils ne se sont pas davantage séparés de leurs insignes. Des éléments du B.I.M. formé en Egypte et qui connut des jours glorieux à Bir Hakeim sous les ordres de mon confrère, le dominicain Commandant Savey, tombé au champ d'honneur, forment actuellement la garde d'honneur du général de Gaulle. »

Le Comité d'Epuration dont il est tant question ces jours-ci est-il animé d'un esprit quelque peu jacobin ? Distingue-t-on à Alger entre ceux qui ont pratiqué la collaboration par intérêt ou ambition personnelle et ceux qui, écoutant la voix de leur conscience tiraillée, se sont, en toute bonne foi, contentés d'obéir ?

« Contrairement à ce que l'on a pu penser à l'étranger où l'on a eu l'impression, me dit-on, que le Comité d'Epuration d'Alger semblait entaché de jacobinisme, je puis vous affirmer que si le groupe de la Résistance est unanime à exiger que l'épuration qui s'impose se fasse rapidement et énergiquement, par contre il désire qu'elle soit faite en conformité avec les règles de la Justice et non dans un esprit de vengeance. C'est la première mission qui a été confiée à ces délégués de la Résistance métropolitaine qui ont connu les prisons d'Allemagne, d'Espagne, de France et qui viennent de toutes les régions du pays. Il ne faut donc pas s'étonner de les entendre demander justice, non contre le lampiste, mais contre les chefs, les vrais coupables et les vrais responsables. Ces représentants de la France souffrante nous disent : « Nous demandons que coule un peu de sang infâme pour préserver beaucoup de sang innocent et brave. L'impunité des coupables se paie chaque jour, en France, par de nouvelles victimes pures qui doivent être épargnées. » De plus, il faut reconnaître qu'une épuration, si triste et amère soit-elle, est nécessaire pour qu'on puisse espérer retrouver le vrai visage de la France. »

Comment progressent les travaux à Alger ?

« La Commission de l'Education Nationale, de la Jeunesse et de la Santé Publique dont je fais partie a une tâche énorme. Dès la libération de la Patrie, nous devrons reprendre de fond en comble l'éducation de la jeunesse. Mais avant tout — et c'est là notre préoccupation constante — nous devrons nous préoccuper de l'état physique dans lequel nous trouverons des millions de petits Français actuellement sous-alimentés et en proie à la tuberculose. Notre tâche immédiate, c'est de réunir les réserves de médicaments indispensables. Ceci est le plus urgent.

« Quant aux travaux de l'Assemblée Consultative dans leur ensemble, ils se poursuivent dans une atmosphère de parfaite Union Nationale. Toutes les commissions sont en ce moment à l'œuvre, et la prochaine session qui se tiendra au début de janvier prochain s'annonce féconde en décisions visant à restaurer une nouvelle France et à entreprendre les réformes sociales nécessaires à l'établissement d'une République renouvelée et vraiment démocratique. Comme je l'ai déclaré à un journal d'Alger, je suis partisan d'une démocratie parfaitement réglée dans le cadre d'une République qui aura su tirer la leçon du passé pour préparer l'avenir. Le monde va à la démocratie, non pas seulement matérielle, car le matérialisme abject a failli la perdre, mais vers une démocratie qui tienne compte des valeurs spirituelles.

« Certes, la tâche du gouvernement de la Libération et de l'Assemblée Consultative reste énorme et compliquée, me dit pour finir le R.P. Carrière, mais on peut attendre beaucoup des hommes de la Résistance trempés par l'épreuve et qui veulent refaire une France belle, grande, forte et digne de son passé glorieux. »









Plusieurs quartiers de Hambourg ont été complètement réduits en ruines à la suite des raids alliés.

CINQ JOURS ET CINQ NUITS DE TERREUR

Les habitants de Hambourg ont appris, après des nuits et des jours de terreur, que la maîtrise aérienne qui fut la principale arme de la guerre-éclair en 1939 et en 1940 a passé aux Alliés. Ils savent aussi que leurs adversaires savent exploiter les avantages de cette maîtrise en effectuant de grands raids dévastateurs.

La plus terrible des offensives aériennes sur l'Allemagne a été celle qui, pendant cinq jours et cinq nuits, a déversé une pluie de nitroglycérine et de phosphore sur Hambourg, la détruisant presque entièrement.

Certains témoins du plus violent cataclysme aérien qui se soit jamais abattu sur une agglomération humaine se trouvent en Suède et au Danemark. La majorité d'entre eux sont les 400 ouvriers danois qui réussirent à fuir Hambourg, la figure noircie par la fumée et sans avoir changé de vêtements pendant 8 jours.

Ils ont les yeux hagards comme s'ils cherchaient un abri. Leurs mains tremblent. Ils paraissent malades. Mais ils demandent des cigarettes et, après la première bouffée, comme s'ils sortaient d'un cauchemar, ils se mettent à raconter leurs aventures. Les mots leur viennent péniblement. Ce n'est que par la suite, après avoir confronté leur récit avec celui de témoins suédois, suisses et allemands, qu'on peut obtenir une description fidèle de ce qui s'est produit à Hambourg pendant les derniers jours de juillet.

La première attaque eut lieu pendant la nuit du 24 juillet. Elle fut concentrée contre les batteries antiaériennes et obtint d'excellents résultats. La plupart de ces dernières furent réduites au silence en quelques minutes. Puis, disent ces témoins, des avions spéciaux apparurent au-dessus de la ville, choisissant certaines sections importantes du point de vue industriel et les illuminant avec de grandes fusées jetées par parachutes. Ces fusées restaient suspendues dans les airs pendant quelques minutes et aidaient les bombardiers qui venaient à lancer leurs explosifs tout le long d'un carré autour de la section ainsi marquée, en sorte que les bâtiments avoisinants s'effondraient et que toutes les routes et les communications entre cette section et le reste de la ville étaient coupées. Cela n'était pas fait pour empêcher les habitants de se mettre à l'abri, mais pour gêner le transfert des pompiers et de l'équipement contre le feu des autres sections de la ville.

Quand les communications étaient ainsi coupées, alors commençait une pluie de bombes incendiaires qui propageaient le sinistre sur une telle échelle que, pratiquement, toute la section devenait la proie des flammes. Le travail des servants des batteries antiaériennes cette nuit et celles qui suivirent fut gravement gêné par ces procédés simples mais efficaces, appliqués pour la première fois.

Mme Antoinette Johansson, une Allemande approchant de ses 70 ans, qui avait vécu toute sa vie à Hambourg et qui est la femme d'un Suédois réfugié actuellement à Malmoe, port septentrional de la Suède, parle de « feuilles de papier, noires d'un côté et lumineusement argentées de l'autre, jetées par milliers des bombardiers ». Les 25 autres Suédois de Hambourg qui sont arrivés ici confirment l'exactitude de cette déclaration. Les rayons des projecteurs étaient reflétés de tous côtés par ces feuilles, ce qui avait pour effet de gêner considérablement le repérage des avions alliés.

Le premier assaut avait porté sur l'intérieur de la ville.

Le port libre, lequel couvre une large superficie, ne fut évidemment pas épargné pendant cette attaque d'une heure et demie, mais non jusqu'au nouveau raid de dimanche, un raid de jour, qui fut le coup le plus dévastateur dirigé contre ce qui était un sujet d'orgueil pour la ville.

Ce dimanche, Hambourg montrait une physionomie peu habituelle. Même avant midi, d'immenses nuages de fumée et de poussière enveloppaient toute la ville, obscurcissant le ciel. L'eau des pompes inondait les rues. Puis les sirènes mugirent et une grande formation de bombardiers américains réduisit en cendres les plus grands chantiers maritimes du continent — Blohm & Voss, Vulkanwerft et Howaldswerft — où les plus gros navires sont construits, réparés ou mis en cale sèche. L'alerte dura jusqu'à 4 heures. Après cela, les communications téléphoniques n'existaient plus. Lorsque le signal de fin d'alerte fut donné et que les habitants de Hambourg quittèrent les abris, « personne ne savait plus où il était », a rapporté un correspondant du « Bruesseler Zeitung ».

Pendant la nuit de lundi, au cours d'une nouvelle attaque britannique, la grande usine de gaz de la section du port reçut un coup direct. Cette terrible explosion priva la ville de gaz.

Mardi matin à 11 heures 30, les quelques sirènes restantes mugirent. L'attaque commença à midi trente. Le grondement des bombes explosives, le sifflement des bombes à phosphore et les mines aériennes faisaient un concert infernal que cinq ou six mille personnes, serrées en groupes compacts dans les abris, écoutaient avec effroi. « Le toit tiendra-t-il ? » était la question que tout le monde se posait, relate un autre réfugié suédois, Werner Gullberg, qui se trouvait dans un abri avec sa femme et son bébé d'un an.

Le raid dura seulement une demi-heure, mais il suffit à transformer Hambourg en une véritable mer de feu. Avec les canalisations d'eau détruites, des centaines de milliers de personnes qui quittaient les abris auraient donné une fortune pour un verre d'eau, mais personne ne pouvait en obtenir une goutte.

La chaleur était intolérable, et s'aggrava encore quand un orage éclata soudainement et parut semblable à ces typhons tropicaux. Ce terrible feu d'artifice entraîna une rapide consomption de l'oxygène. L'air fut rapidement entraîné vers le vide créé par l'incendie, et de terribles orages de feu se produisirent là où quelques minutes plus tôt régnait un calme complet.

Un des ouvriers danois me dit qu'il était impossible de respirer. « Mon cœur battait violemment, ajouta-t-il, et tout devint noir devant mes yeux. » Nombreux sont ceux qui furent aveuglés par la fumée et la chaleur.

Les brigades de pompiers arrivèrent sur les lieux deux heures plus tard seulement, mais peu d'hommes purent entreprendre la tâche de le combattre. Les grandes flammes, les immeubles qui s'effondraient et la violente chaleur rendirent leur tâche impossible. Tous les réfugiés disaient : « Tout brûlait autour de nous : les maisons, les arbres, les cendres ». Les blessés étaient transportés dans des couvertures vers les postes de secours où près de 3.000 personnes attendaient d'être soignées.

Mercredi matin, il n'y avait toujours pas d'électricité à 10 heures. La ville, comme une masse de feu, semblait avoir été submergée par une éruption volcanique. Les rues et les places n'étaient plus que ruines et cendres. Des quartiers d'immeubles logeant près de 300.000 âmes avaient été rasés au sol. La principale gare de chemin de fer, Saint Georg, offrait un terrible spectacle ce jour-là, avec ses squelettes de wagons calcinés et renversés sur le côté et les hécatombes d'autos méconnaissables.

Au cours de cette nuit, les quartiers industriels de Rotenburgsort, traversés par les trains de Berlin, d'Hammerbrook, de Hamm et de Veddel, et le pont de l'Elbe avaient été ravagés. Mais le vieux pont de chemin de fer par où passaient les trains allant à Brême, à Hanovre et à Cuxhaven était encore utilisable, malgré un coup direct, ce qui rendait possible l'évacuation qui commença mercredi. Peu nombreux furent ceux qui purent quitter la ville, car dans la nuit de mercredi il y eut une nouvelle alarme, et jeudi matin, une formation de bombardiers américains survola Hambourg pendant deux heures entières. Des femmes s'évanouirent au moment où les sirènes mugirent de nouveau.

Après ce raid, un employé suédois dans un bureau de publicité, Harold Nilsson, essaya de retrouver des parents dans une autre section de la ville. Il dit : « Je vis de nombreux morts dans des positions bizarres, la plupart déshabillés parce que l'orage de feu avait déchiré leurs vêtements. Ils gisaient dans les rues partout. Des individus paraissant épuisés et indifférents erraient sans but devant et derrière moi. Les blessés non encore secourus étaient étendus sur des pelouses, en plein air. »

Une jeune Suédoise, dont tout ce que je sais est qu'elle se nomme Mlle Persson, a vu des gens souffrant de brûlures de phosphore se jeter dans l'eau, mais le phosphore n'en continuait pas moins de brûler.

Jeudi après-midi, des autos de la police, dotés de haut-parleurs, patrouillèrent la ville. Tout ce que les habitants purent saisir fut ceci : « Die stadt sofort verlassen ! » (Quittez la ville immédiatement !) Cet ordre marquait la fin du dramatique conflit qui s'était élevé entre le gauleiter de Hambourg Kaufmann et le commandant militaire. Ce dernier avait demandé l'évacuation depuis mardi, mais Kaufmann, qui appartient à l'engeance nazie la plus fanatique, s'était opposé à l'évacuation sous le prétexte qu'elle était susceptible de porter préjudice à la discipline.

Jeudi à midi, le commandant militaire déclarait que, pour des raisons militaires, il avait donné des instructions pour l'évacuation. Kaufmann rétorquait qu'il en référerait à Hitler. Quelques jours plus tard, le commandant fut décoré par le dictateur nazi.

Vendredi matin (la ville avait été bombardée jeudi la nuit), toute la zone de Hambourg fut isolée par un cordon militaire, personne ne pouvant y pénétrer. Chaque 45 minutes, un train d'au moins 40 wagons chargés de réfugiés partait à destination du pont de l'Elbe pour Uelzen, cent kilomètres plus au sud. Là, les réfugiés — 500.000 en tout — étaient distribués en diverses directions.

Tandis que l'évacuation se poursuivait, les cuisines populaires entourant la ville distribuaient des vivres. Mme Johansson dit que personne ne pouvait comprendre d'où venait tant de nourriture, car personne n'avait vu pareille chose depuis le début de la guerre : beurre, fromage, lait naturel. Mais les gens ne faisaient montre d'aucune précipitation. Ils venaient des abris en proie à la plus grande terreur.

Des milliers de personnes circulaient, essayant de trouver un petit espace libre dans les rues pour s'étendre, afin seulement de se reposer, de dormir ; rien de plus. Les nazis ne mentent pas le moins du monde en disant qu'il n'y eut pas de panique. « Ils étaient trop fatigués pour cela. Les horreurs furent si grandes que l'être humain était devenu incapable de réaction », dit M. Nilsson.

(D'après un récit de Walter Taub, de Stockholm, publié par « Collier's »)



Longtemps après le raid, une fumée épaisse se dégage des maisons effondrées.



Le comte Sforza (à gauche) et Benedetto Croce photographiés au cours d'un meeting où ils prirent la parole.



Dans la rue, les camelots étalent leurs marchandises devant les passants. Des soldats américains discutent le prix d'un objet.



Deux jeunes Italiennes portant des imperméables en « ersatz » dans une rue de Naples étalent un joli sourire.

NAPLES

REPREND SA VIE NORMALE

Après avoir subi l'assaut des avions et des troupes alliés et éprouvé les conséquences des destructions effectuées par les Allemands, Naples, libérée, reprend son existence normale. Ces photos reçues de Naples montrent la vie dans le grand port sous différents aspects.

(Photos Bela-Zola)



Via Rome, des taxis et des voitures à cheval attendent le client. Sur la grande place, les passants sont nombreux.

Sous une pluie battante, une brave Napolitaine accompagnée de ses deux fillettes regagne précipitamment son logis.



Des marchandises étalées en plein air, via Roma, attirent les passants. Les uniformes militaires voisinent avec les civils.



Dans certaines ruelles, des lingeries diverses pendent aux balcons des maisons. Naples reprend son existence sereine.



IL Y A UN AN : STALINGRAD !

L'année dernière, à pareille époque, l'armée allemande se battait au cœur de l'U.R.S.S. L'anxiété des Alliés était grande : la Volga atteinte, Stalingrad tombée, Moscou pouvait être isolé et investi. Mais Stalingrad a tenu...

Les troupes allemandes en marche sur Stalingrad avaient débouché sur la Volga ; elles avaient enfermé la ville dans un demi-cercle, tenant sous leur feu tous les points de passage par où Stalingrad communiquait avec la rive gauche du fleuve. En novembre, les Allemands annoncèrent qu'il ne leur restait plus à occuper que le quartier des usines ; qu'ils avaient bloqué une partie des troupes soviétiques dans la ville même, et qu'ils auraient tôt fait de culbuter dans la Volga tous les bolcheviks. Hitler se vantait au Reichstag de tenir solidement la Volga. Ses troupes se préparaient à passer l'hiver en sécurité. Le commandant allemand se proposait de ramener vers l'arrière de nombreuses divisions, pour les réorganiser, les compléter en vue d'une nouvelle offensive.

Cependant, les guerriers soviétiques continuaient de lutter dans Stalingrad, infligeant aux Allemands des pertes énormes. Le commandement allemand était contraint de dépêcher sans cesse des divisions nouvelles, d'épuiser ses réserves. Il se vit même obligé d'affaiblir dans une certaine mesure les flancs de l'armée. Ce faisant, il partait de ce point de vue que le flanc gauche des troupes allemandes et leur arrière profond étaient protégés par le cours du Don et que, sur le territoire compris entre les deux fleuves, les Allemands détenaient les hauteurs dominantes qu'ils avaient puissamment fortifiées. Au surplus, un réseau serré de voies de communication permettait aux Allemands de manœuvrer leurs troupes de réserve, de les masser dans la direction voulue, pour contre-attaquer. Ajoutons que le théâtre des opérations militaires attenant à Stalingrad abonde en aérodromes d'où les Allemands pouvaient dépêcher des escadrilles d'avions pour contenir les armées russes jusqu'à l'arrivée de leurs troupes de réserve.

Les Allemands avançaient de maison en maison, d'atelier en atelier. Ils utilisaient dans la bataille des chars et des lance-flammes ; de tous les fronts ils avaient fait venir des sapeurs ; ils avaient amené d'Allemagne des formations de police spécialement entraînées aux batailles de rues. Un ordre du jour aux armées annonçait que la prise du quartier de l'usine « Octobre rouge » marquerait la dernière étape de la guerre en 1942.

Les combattants de la 62ème armée, commandée par le lieutenant-général Tchouikov, continuaient d'opposer une résistance héroïque.

LA BATAILLE S'ORGANISE

Le haut commandement de l'Armée Rouge avait dressé un plan stratégique qui allait lui assurer la victoire.

Au cours de l'opération de Stalingrad, ses troupes durent forcer le Don par deux fois sous le feu de l'ennemi ; la deuxième, tout au fond de sa ligne de défense. Les opérations devaient se développer par la suite sur le territoire compris entre les deux fleuves, les troupes russes étant séparées de leur arrière par le Don et la Volga.

La science militaire tient pour une opération très difficile la percée de la ligne de défense ennemie ; prendre l'ennemi à revers est une opération qui nécessite une grande mobilité et une préparation soignée ; l'encerclement de l'ennemi exige un effort maximum de la part des troupes et du commandement. Réaliser chacune de ces trois opérations est tout un art.

Or, à Stalingrad, ces opérations se suivaient de près, découlaient l'une de l'autre. Une fois le fleuve forcé, on enfonçait la ligne de défense. Cela fait, les Russes prenaient l'ennemi à revers et finissaient par l'encercler. Les coups étaient portés de deux côtés à la fois par des groupes d'armées opérant sur trois fronts, et seule une action parfaitement coordonnée pouvait assurer le succès. Le retard d'un groupe ou l'échec d'un autre aurait compromis toute l'opération. L'action se poursuivait sur un vaste espace coupé par le camp ennemi.

Devant Stalingrad, il s'agissait d'envelopper une armée qui menait elle-même l'offensive dans une localité où elle avait l'avantage. Il s'agissait d'anéantir des troupes combatives, aguerries, commandées par des généraux allemands expérimentés.

Avec prudence et obstination, les troupes russes se préparaient à exécuter le plan du haut commandement en forçant le Don, mais la rive occupée par l'adversaire les dominait ; il fallut procéder aux travaux pendant la nuit. Les eaux du Don commençaient à se couvrir de glace. Impossible de traverser le fleuve en bac ; passer sur la glace encore mince était dangereux ; jeter des ponts offrait de grandes difficultés. La rive gauche est couverte de buissons, de lacs, de marécages avec, dans le nord, des sables mouvants. Dans les sables et marécages s'enlisaient voitures et chevaux ; les hommes s'épuisaient en efforts. On dut construire des ponts sur des dizaines de kilomètres, et comme, tout autour, s'étendait une steppe dépourvue de forêts, on fit venir de très loin le bois de construction. Pour donner le change à l'adversaire, on construisit des dizaines de ponts en divers endroits.

Des milliers de routiers, de sapeurs, d'ingénieurs travaillaient sans relâche sous la pluie d'automne, sous les rafales d'un vent glacé qui balayait le Don. Un vrai labeur de Titans précéda l'opération et en assura le succès.

Dans les dernières semaines qui précédèrent l'offensive, les Russes, par des opérations « locales », enlevaient à l'adversaire, l'une après l'autre, tantôt une hauteur, tantôt un ravin, préparant leur base d'opérations sur la rive droite. Des troupes furent massées en cet endroit comme un ressort prêt à se détendre pour se porter en avant. Dans le même temps, on préparait l'acheminement immédiat, vers ces bases d'opérations, de divisions nouvelles, destinées à remplacer les divisions qui auraient pris les devants.

L'OFFENSIVE

Les états-majors travaillaient jour et nuit, dressant le plan de la bataille. Les commandants des formations et groupes conféraient, se communiquaient des renseignements sur les forces adverses. Seule une action conjuguée de l'infanterie, de l'artillerie, des chars, de la cavalerie et de l'aviation pouvait faire gagner la bataille.

La concentration d'importantes masses de troupes, de cavalerie surtout, n'avait pu échapper à l'adversaire. Il envoya sur le point de concentration et les voies d'accès des centaines de bombardiers. Il fallut dissimuler les chars et les chevaux dans les ravins, dans les roseaux. La défense antiaérienne fut remplacée. Les hommes s'enfouirent dans le sol et résistèrent au bombardement intense de l'aviation ennemie.

Le 19 novembre au matin, alors que le brouillard couvrait le Don, les soldats russes commencèrent la percée. Après une intense préparation d'artillerie, les divisions de tirailleurs et les régiments blindés se lancèrent à l'attaque. L'élan de l'offensive emportait les combattants soviétiques.

Après une lutte de plusieurs heures sur l'extrême-nord, infanterie et régiments blindés ont enfoncé la ligne de défense de l'adversaire, et par une série d'attaques de fragmentation dirigées sur les flancs, ils ont scindé, enveloppé et anéanti (et partiellement capturé) les divisions qui couvraient le flanc gauche des armées allemandes devant Stalingrad. Pour remédier à la percée, l'ennemi avait lancé sur ce point jusqu'à trois divisions, mais elles ont été arrêtées par les troupes russes qui appuyaient la percée, et leur action n'a pas abouti.

D'importantes formations de chars et de cavalerie ont pénétré dans la brèche ; elles ont pris l'ennemi à revers en direction de Kalatch.

En ces mêmes journées fut réalisée l'offensive qui prenait son point de départ au sud de Stalingrad. Du côté russe, on avait procédé à une reconnaissance minutieuse de la disposition des forces adverses. Quand, au cours de l'interrogatoire, le commandement soviétique a montré au général roumain Dimitriu, commandant de la 20ème division d'infanterie, aujourd'hui prisonnier, la carte de reconnaissance en lui demandant de préciser le dispositif de sa division à l'époque, il répondit, étonné, que la carte du quartier général russe reflétait plus exactement la situation que ne le faisait la carte d'opérations de son état-major à lui.

Exécutant le plan du haut commandement, les troupes soviétiques avaient su trouver les points faibles de la défense ennemie et y avaient porté leurs coups. C'est ainsi que, par exemple, dans le secteur de la 20ème division d'infanterie roumaine, la préparation d'artillerie avait presque totalement anéanti le bataillon de sapeurs qui occupait la ligne de défense ennemie. Passant par cette brèche, les chars lourds ont débouché sur les positions de feu du 40ème régiment d'artillerie adverse dont ils n'ont rien laissé, « pas même une roue », ainsi que l'atteste le général Dimitriu.

Le moment avait été bien choisi pour envelopper l'adversaire : celui-ci continuait ses attaques contre Stalingrad, mais il avait déjà épuisé ses réserves et ne pouvait plus appuyer ses flancs. Le coup porté de deux côtés à la fois paralysait les Allemands. Occupés à contre-attaquer le groupement russe venant du Don, ils disposaient de forces moindres pour contre-attaquer les troupes venant de la Volga. L'axe d'effort principal, judicieusement tracé par le haut commandement soviétique, a contribué, lui aussi, à assurer le succès de l'opération.

Cet axe d'effort obligeait les Allemands à se battre sur un front retourné ; ils se trouvaient contraints, pour sauver la situation, d'engager précipitamment dans la bataille leurs réserves par unités. Ainsi, par son caractère même, la bataille était perdue pour les Allemands. La triade bien connue de l'art militaire — forces décisives à l'endroit décisif et au moment décisif — s'est entièrement vérifiée au cours de l'opération devant Stalingrad.

Le résultat, c'est que la formation blindée russe venant du sud de Stalingrad a également réussi à percer vers la ville de Kalatch. Les hommes des chars venus des rives de la Volga serraient les mains de leurs camarades venus des rives du Don ; et le 23 novembre ils bouclaient le cercle d'acier en arrière du groupement des armées de Hitler massées devant Stalingrad.

L'ENCERCLEMENT

Le désarroi régnait parmi les troupes ennemies. Les Allemands refluaient vers Stalingrad. Une partie des généraux allemands estimait nécessaire d'abandonner aussitôt Stalingrad, de pousser en direction de Rostov ; mais les autres comptaient que cet encerclement n'était pas dangereux et qu'il serait liquidé en quelques jours.

De Berlin arriva un ordre menaçant : tenir jusqu'à la dernière cartouche. Hitler fit appel aux troupes encerclées ; il exigeait d'elles de la fermeté, et faisait le serment de les délivrer. Il accordait à ses troupes une indulgence plénière en déclarant que les Roumains, et non les Allemands, étaient responsables de cet échec.

Le commandement hitlérien faisait des efforts désespérés pour sauver la situation. Il a été établi qu'au moment où les Rouges marchaient sur Kalatch, des trains venant de Rostov amenaient en toute hâte des renforts. Bientôt, devant Kotelnikovo et sur la rivière Tchir, étaient massées en deux groupes trois divisions de chars nazis, de deux à trois divisions mixtes d'aviation et d'infanterie, six divisions d'infanterie et des formations de cavalerie. Ces troupes reçurent le nom sonore de « Groupe du Don ». Le feld-maréchal Manstein, rappelé d'un autre front, devait diriger toute l'opération pour dégager le groupement de Stalingrad, en coordonnant l'action de la 6ème armée, de la 4ème armée blindée et du « Groupe du Don ».

Les meilleures unités des 22 divisions hitlériennes investies furent massées dans le secteur sud-ouest de l'encerclement et dans la région de Karpovka. Au moment où Manstein arriverait à une distance de 15 à 20 kilomètres, ces unités devaient se porter à sa rencontre vers le sud et opérer la jonction. La tâche posée était celle-ci : dégager les troupes investies et, du même coup, battre les armées russes qui, selon le plan des Allemands, allaient ainsi se trouver prises entre le marteau et l'enclume.

Il y avait là un danger grave pour les Russes. Les forces terrestres des Allemands étaient multipliées par l'aviation concentrée sur de nombreux aérodromes situés à proximité. Le danger aurait été beaucoup plus grave si le commandement hitlérien avait résolu d'abandonner Stalingrad et de lancer vers Rostov toute la masse de ses 22 divisions pour essayer de se dégager. Mais, désireux de maintenir son prestige, Hitler n'a pas voulu abandonner Stalingrad, et a sous-estimé, une fois de plus, les forces de l'Armée Rouge.

Aussitôt qu'il eut amorcé la manœuvre d'enveloppement, le commandement soviétique couvrit à l'ouest, au sud-ouest et au sud ses troupes qui bloquaient l'adversaire. Les troupes de couverture menaient une lutte intense pour enrayer la progression de Manstein.

Mais voici que les divisions de la garde soviétique descendent, telle une avalanche, du nord au sud, refoulent les unités blindées de Manstein, insuffisamment appuyées par son infanterie, reprennent Kotelnikovo et chassent tout le « Groupe du Don » vers Rostov.

L'espoir caressé par l'ennemi encerclé de voir défaire les Russes croulait. Il ne restait plus aux Allemands que les aérodromes voisins qui les ravitaillaient.

LES ALLEMANDS SE RENDENT

Mais sur l'ordre du haut commandement soviétique, les autres fronts s'étant mis en branle, les réserves de l'ennemi durent disperser leurs efforts tantôt sur un front, tantôt sur un autre.

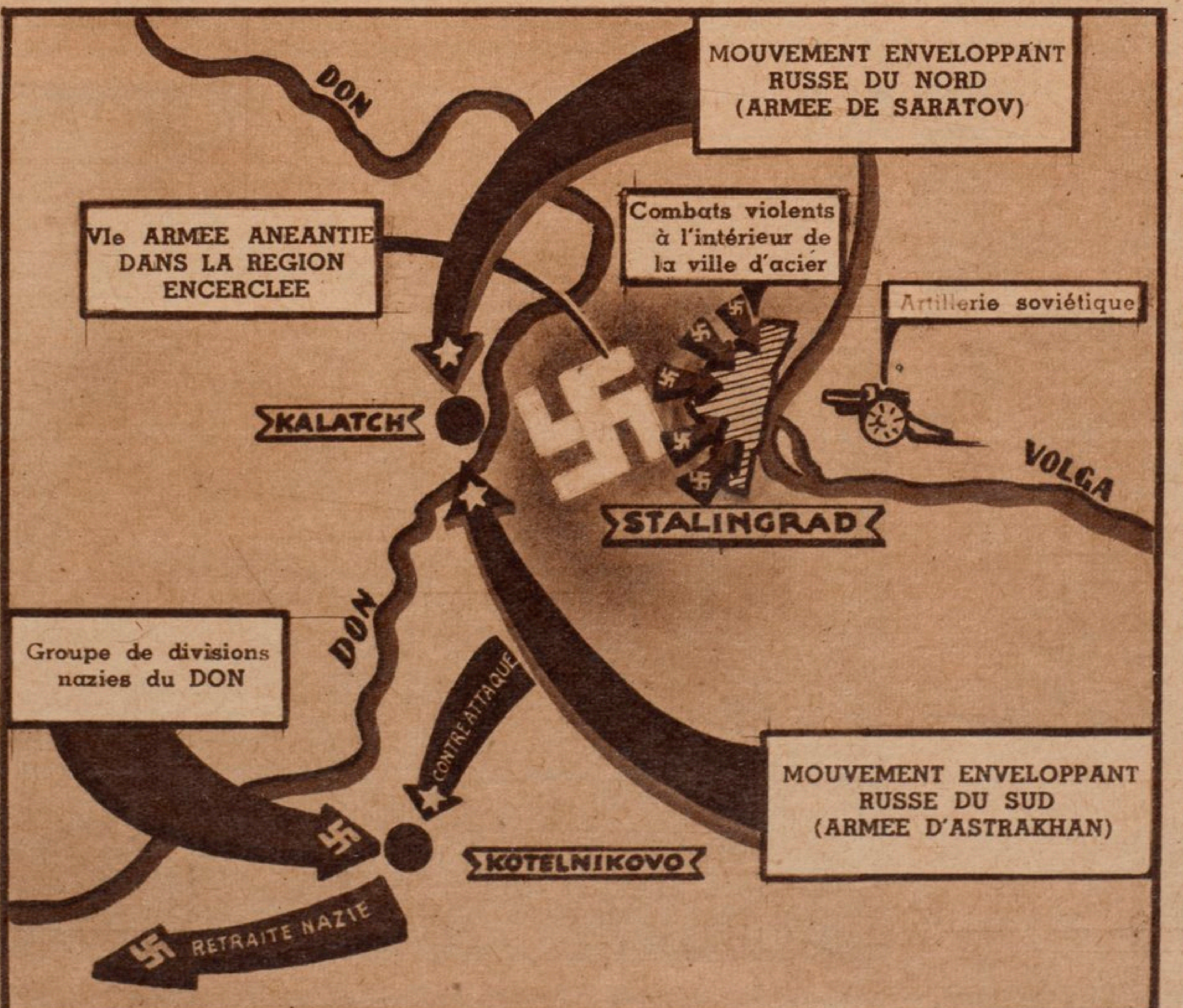
Ces batailles eurent un résultat décisif. On peut affirmer que sur toute l'étendue du territoire comprise entre Stalingrad et Millérovo, toutes les troupes adverses ont été anéanties, défaites ou capturées.

Et en même temps que les troupes russes dégageaient ce territoire, elles détruisaient les bases aéronautiques des Allemands, et l'aviation adverse se voyait refoulée sur des aérodromes éloignés de Stalingrad.

Tels sont les résultats des combats de la première étape de l'offensive soviétique aux approches de Stalingrad.

Depuis la bataille de Cannes, livrée par Hannibal contre Terentius Varron, l'histoire militaire n'avait pas assisté à l'anéantissement total d'une armée encerclée.

D'après les commentateurs russes, la bataille de Stalingrad n'a pas été seulement une variante de Verdun, elle a été davantage : l'unique réplique connue depuis 2.500 ans de la victoire la plus grande et la plus glorieuse de l'histoire.



Les Allemands connurent devant Stalingrad un des plus grands désastres de cette guerre. Le mouvement enveloppant des armées de Saratov, au Nord, et de celles d'Astrakhan, au Sud, eut pour effet, ainsi qu'on le voit sur notre carte, de prendre dans un étau la VIème Armée allemande. Malgré les efforts désespérés du haut commandement nazi et du général Manstein pour sauver la situation, les armées encerclées furent complètement anéanties.

Les coulisses des grandes CONFERENCES

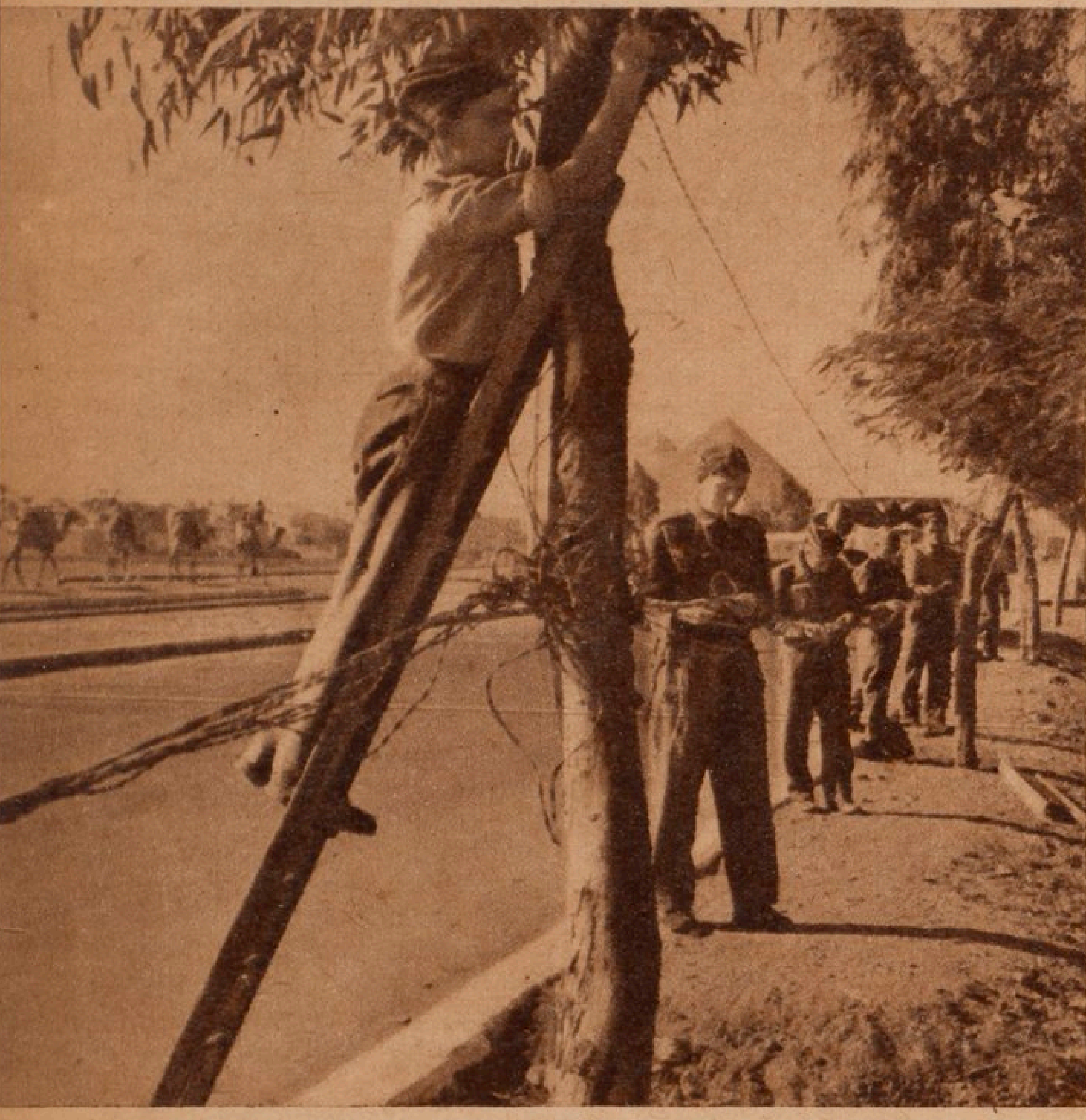
IMAGES est heureux de donner à ses lecteurs ce reportage photographique inédit sur quelques à-côtés des grandes conférences des Pyramides et de Téhéran. On se rendra compte, par nos illustrations, des innombrables problèmes qu'il a fallu résoudre pour permettre aux grands hommes d'Etat alliés et aux chefs militaires et politiques qui les accompagnaient de se réunir dans des conditions raisonnablesde confort et de sécurité. Ce dernier point, on le conçoit, était particulièrement important et rien ne fut ménagé pour le maintenir.



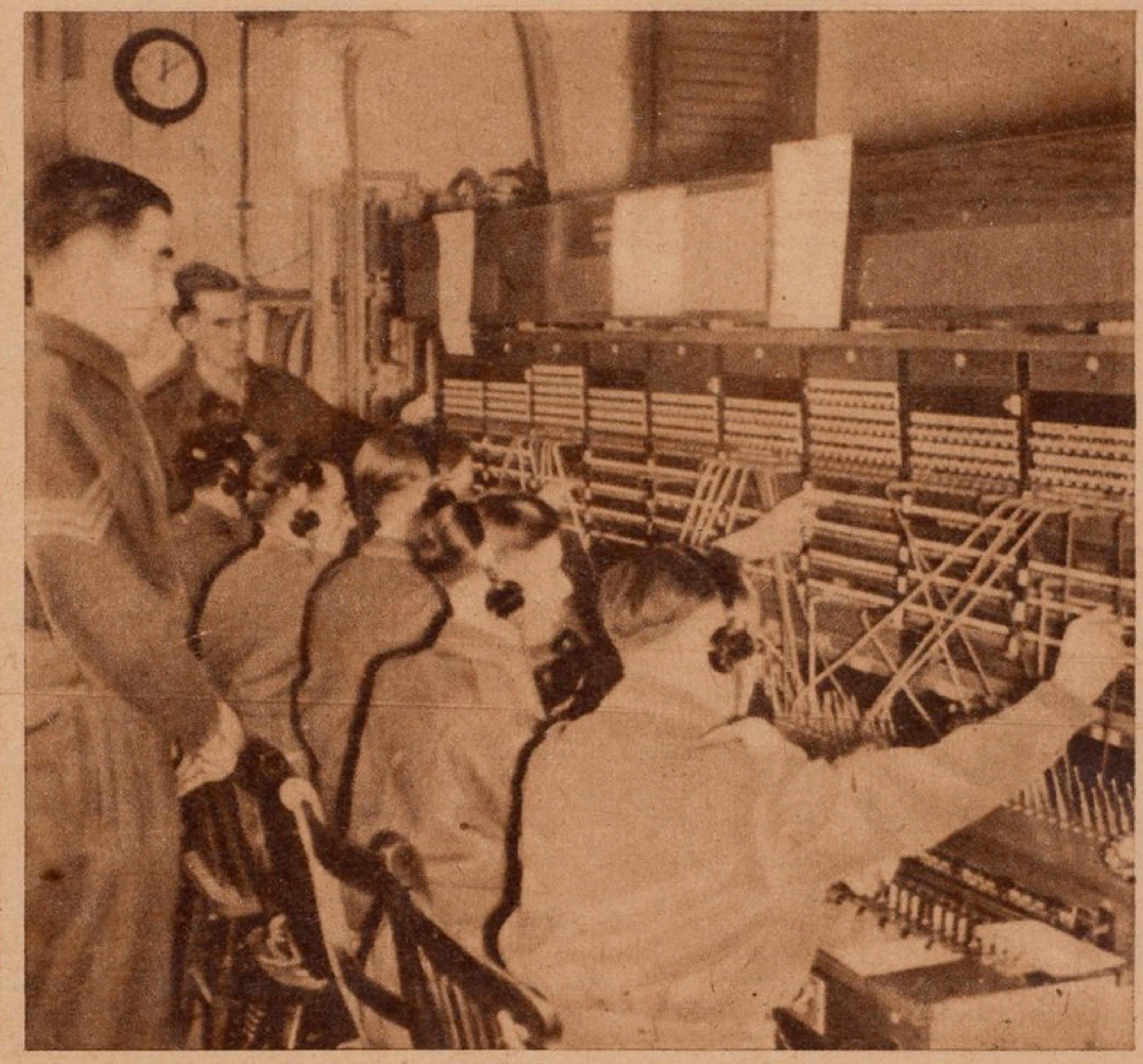
Dans le hall du Mena House, l'armée américaine avait pris soin d'installer un petit bazar, à la fois succursale du Khan Khalil et des grands magasins de la rue Fouad. Ainsi, les délégués pouvaient-ils acheter sur place, et à des prix défiant toute concurrence, les bibelots et souvenirs qu'acquièrent tous les touristes de passage en Egypte, ou bien les vêtements dont ils pouvaient avoir besoin. On sait que beaucoup d'entre eux étaient venus en avion et n'avaient donc pu emporter qu'un minimum de bagages. Les articles les plus demandés à ce comptoir furent les chasse-mouches, les vases en cuivre, décorés de filigranes, et d'autres objets que l'on voit sur l'étagère du fond.



Quand la Conférence fut inaugurée, toute la
de la route des Pyramides jusqu'au Mena
une véritable région fortifiée. L'hôtel et 31
rés d'une épaisse haie de fils barbelés le l
litaires britanniques et américains patrouill
les personnes munies d'un laissez-passer sp
trer dans l'enceinte. La zone était au surp
chasse, des canons antiaériens, des projecte
tion. Comme on le voit, rien n'avait été né



Le premier soin des autorités militaires, dès qu'elles occupèrent le terrain, fut d'établir des lignes de communications sûres. Travaillant sans arrêt pendant quatre jours et quatre nuits, une centaine d'hommes du Royal Corps of Signals installèrent dans la zone de la conférence plus de 350 téléphones et près de 650 kilomètres de câbles téléphoniques. Ces lignes étaient constamment surveillées afin d'éviter toute « fuite » éventuelle. Pendant toute la durée de son séjour en Egypte, le Premier britannique fut en contact direct avec Londres par radio-téléphone.



Le central téléphonique avait été divisé en trois secteurs principaux desservant respectivement les délégations britannique, américaine et chinoise. Pour la circonstance, les organisateurs de la conférence avaient fait imprimer un annuaire téléphonique spécial. Les noms des délégués britanniques étaient imprimés sur papier rose, ceux des délégués américains sur papier bleu et ceux des délégués chinois sur papier blanc. L'annuaire était constamment tenu à jour et il fallut en faire paraître deux éditions supplémentaires, au cours de la conférence, à cause des « retardataires » (par exemple, les généraux Eisenhower et Alexander). Aucun « abonné » n'a pu se plaindre...



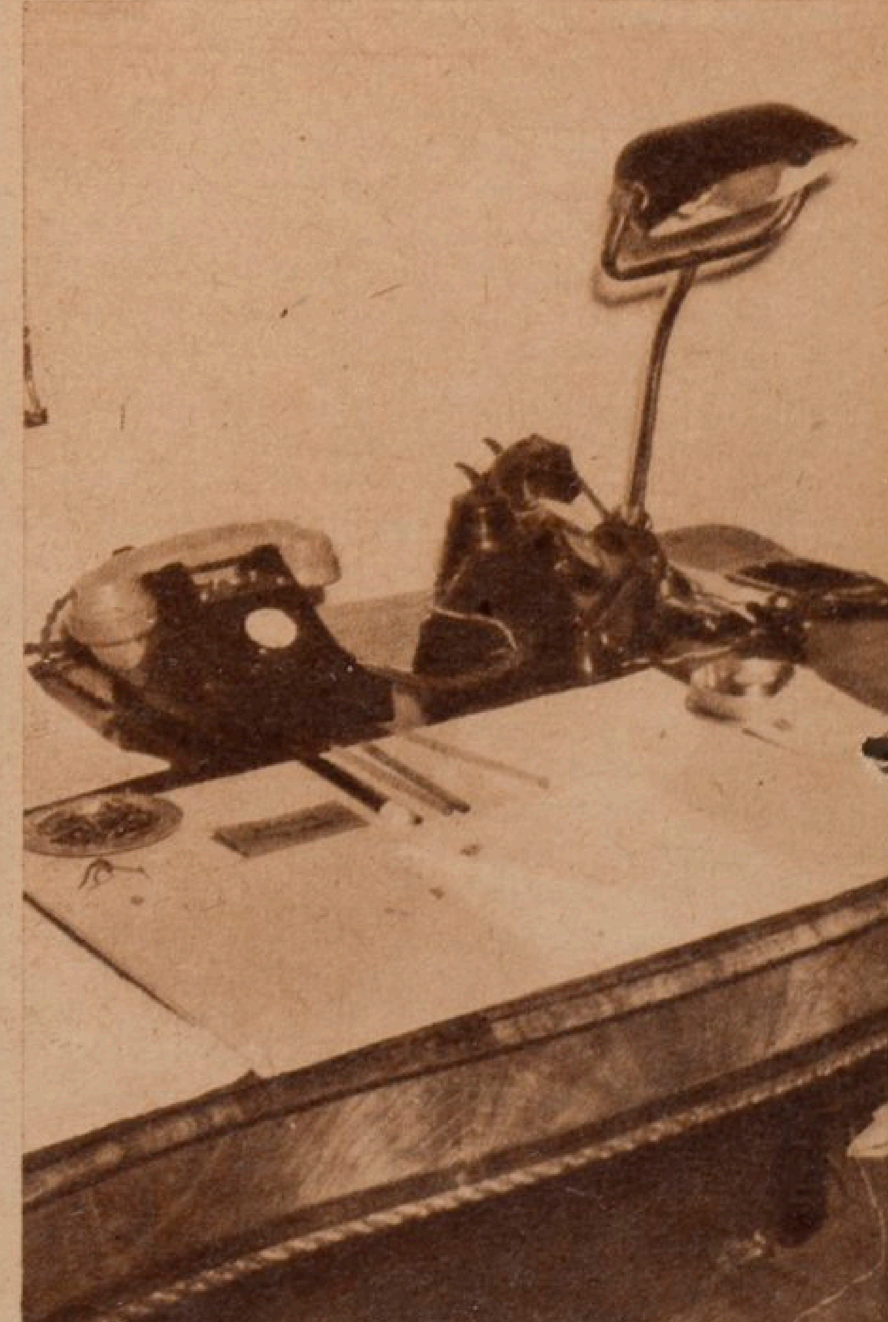
Quelque 350 délégués vivant au Mena Ho
ge devaient être nourris trois fois par jour,
spécialistes de l'armée britannique qui s'e
et des « chefs » connus, aujourd'hui sous l'
Noel P. Jeffery, furent chargés de surveill
l'on voit ci-dessus à l'œuvre devant des m
sommés entre autres pendant la durée de la
kgs. de thé, 200 de café, 3.700 de pain, 37.5
densé. Des inspecteurs étaient constamm



Dans le camp voisin du Mena House, Britanniques et Américains prennent ensemble leurs repas, voisinant fraternellement. Au milieu des fusiliers marins anglais et des MPs yankees, des Américaines, en uniforme ou en civil, conductrices, téléphonistes, secrétaires, infirmières. Ici, comme sur le champ de bataille, les gars des deux côtés de l'Atlantique ont collaboré dans le meilleur esprit et avec une bonne humeur du meilleur augure. L'excellence de la cuisine et le temps très doux de ce début de décembre y étaient peut-être pour quelque chose...



Voici une vue de « Beit el Azrak », la Maison Bleue, où demeurèrent, pendant la conférence, le Premier Ministre britannique et les membres de son entourage. « Beit el Azrak », actuellement résidence personnelle de M. R.G. Casey, ministre d'Etat dans le Moyen-Orient, avait été construite près du Mena House par le millionnaire Chester Beatty, que le cadre enchanteur, au pied des Pyramides et du Sphinx, avait séduit et qui, au seuil même du désert, fit planter un superbe bois de pins. Le parc de la villa contient une jolie piscine. C'est longtemps après la fin de la conférence que le lieu de résidence de M. Churchill fut officiellement divulgué aux Cairotes eux-mêmes.



Cette photo, pour quelconque qu'elle puiss
historique. C'est dans cette chambre à cou
mier Ministre britannique pendant la Confé
qu'il travailla souvent, jusque très tard dans
quefois, suivant son habitude. Sur le bure
d'abord un journal, puis deux téléphones (
ment un téléphone intérieur), une collection
enfin le livre de chevet : « Mr. Pitt and Am
des peuples de langue anglaise est toujour



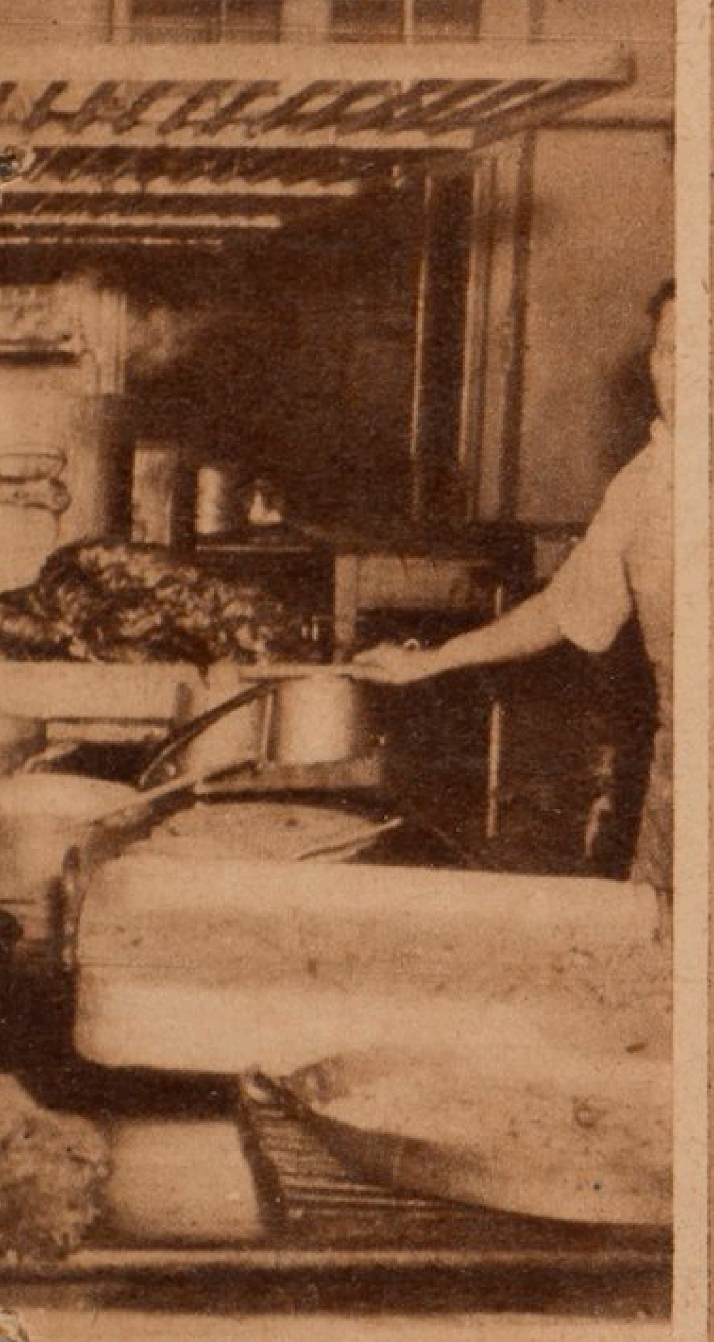


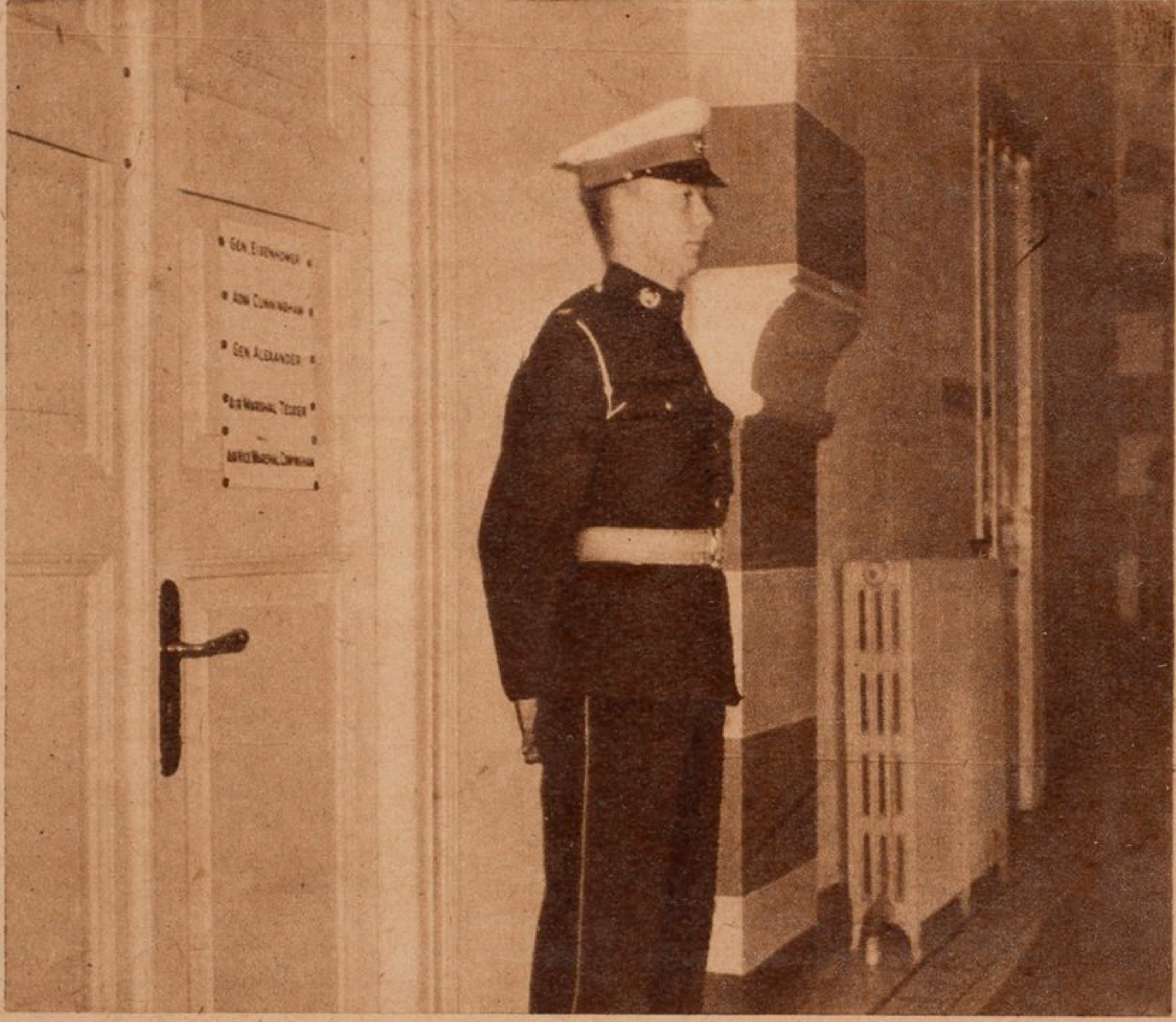
zone allant du passage à niveau
House avait été transformée en
villas du voisinage furent entou-
ong de laquelle des policiers mi-
aient de jour et de nuit. Seules
pécial étaient autorisées à péné-
lus protégée par des avions de
urs, des appareils de radio-détec-
gligé ou abandonné au hasard...

...Rien, même pas les paniers à papier, objectif favori des indiscrets professionnels. Aussi, dans une cour intérieure de l'hôtel, quelques fourneaux spéciaux avaient-ils été spécialement amenés dans le but de détruire, sans en laisser aucune trace, les multiples documents passés par les mains des délégués. Des kilos de paperasses, qui valaient sans doute leur pesant d'or pour l'ennemi, ont ainsi été réduits en cendres et dispersés à tous les vents. De même qu'ont été réduits en cendres, et dispersés à tous les vents, au pied des Pyramides, les derniers espoirs de Hitler et de ses associés. La Conférence du Caire, comme celle de Téhéran, a porté un coup décisif.



A la Légation britannique de Téhéran, M. Winston Churchill conduit vers la salle à manger son invité, le maréchal Staline, chef du gouvernement soviétique et commandant suprême de l'Armée Rouge. Ce soir-là était l'anniversaire du Premier britannique, et, à cette occasion, 34 personnalités, anglaises, russes et américaines, avaient été conviées par M. Churchill à un grand dîner au cours duquel de nombreux toasts furent portés à l'amitié des trois principales des Nations Unies. Plus tôt dans la journée, des décisions militaires importantes sur le coup de grâce à porter à l'Allemagne avaient été prises par les congressistes : il n'était donc pas étonnant que tout le monde fût fort satisfait.





ou dans les villas du voisina-
sinon plus. Ce sont encore des
n occupèrent. Des restaurateurs
iforme et dirigés par le major
e personnel des cuisines que
armites immenses. Ont été con-
Conférence des Pyramides : 150
0 œufs, 2.000 boîtes de lait con-
ent de service aux cuisines.

Des fusiliers marins britanniques montaient la garde devant les diverses salles de conférence toutes les fois qu'il y avait une séance et (comme on le voit ci-dessus) devant les bureaux affectés aux diverses personnalités. Les délégués, malgré l'immensité de l'hôtel, n'étaient pas au large. On n'en voudra pour preuve que la pancarte affichée sur cette porte et qui contient les noms de cinq des principaux chefs militaires du théâtre d'opérations de la Méditerranée : général Eisenhower, amiral Cunningham, général Alexander, air marshal Tedder, air vice-marshal Conyngham. Qui pourra dire quelles décisions vitales ont été prises derrière cette modeste porte !...



Voici les trois hommes qui furent responsables de la sécurité des grands chefs alliés lors de la Conférence de Téhéran. A gauche, M. Michael Reilly, chef de la police secrète de la Maison-Blanche, qui accompagna le président Roosevelt depuis Washington ; au centre, le général de division commissaire N.S. Vlasik, chef de la Guépéou, et dont les hommes, armés souvent de mitraillettes, constituèrent les effectifs principaux de la garde dans l'enceinte de l'ambassade soviétique, siège de la Conférence ; à droite, M. Walter H. Thompson, ancien inspecteur du légendaire Scotland Yard et garde du corps personnel de M. Churchill, qu'il a accompagné dans tous ses déplacements.

Dans un coin retiré et tranquille du parc de la Légation de Grande-Bretagne en Iran, M. Eden et Sir Alexander Cadogan, ministre et sous-secrétaire d'Etat permanent aux Affaires Etrangères, étudient un dossier. Les questions politiques qu'ils ont eu à débattre comptaient parmi les plus épineuses qui soient, mais dans ce domaine, comme dans le domaine militaire, l'accord, comme le déclarait le communiqué final, fut total. M. Eden a eu l'occasion de rencontrer une fois de plus à Téhéran son collègue russe, M. Molotov, avec qui, à Moscou, il avait jeté les bases des décisions qui furent mises au point et ratifiées en Iran. On remarque, jonchant la pelouse, les feuilles d'automne. Sont-ce celles dont parlait M. Churchill dans un discours célèbre ?...





e paraître, mériterait de devenir
cher, en effet, que dormit le Pre-
rence des Pyramides, et c'est là
la nuit, jusqu'au petit jour quel-
, quelques objets révélateurs :
dont celui de gauche est visible-
de crayons, un tue-mouches, et
erica's Birthright ». L'association
s présente à l'esprit du Premier.

Quelque part dans le voisinage du Mena House également, cette agréable maison de campagne avait été mise à la disposition du maréchal Chiang-Kaï-Chek, de sa femme et des personnes de leur suite. Derrière les fenêtres closes par des moucharabiehs, le grand homme qui préside aux destinées de près d'un demi-milliard de Chinois se livrait régulièrement, suivant une habitude toujours respectée par lui, à de profondes méditations. Selon lui, en effet, la condition du succès ne réside pas uniquement dans l'action. Quelques jours après le départ des délégués chinois, cette même villa était occupée par le président Ismet Ineunu de Turquie et par M. Numan Menemencioglou.





Trois Grecs et deux Italiens ayant fui Rhodes sont recueillis par un caïque grec.

L'ÉVACUATION DE SAMOS

Lorsque Léros fut occupée par les Allemands, les autorités militaires de l'île de Samos se préparèrent à l'abandonner. Située au milieu du dispositif ennemi et privée de protection aérienne, Samos ne pouvait être défendue. Les troupes britanniques et grecques furent évacuées, ainsi qu'une grande partie de la population civile. Notre couverture représente l'équipage d'un caïque grec qui fut utilisé durant l'évacuation, passant au large de Rhodes.

(Photos Gidal)



Une vue de Samos avant le « blitz » des nazis qui amena l'évacuation de l'île.

Un diacre et un prêtre grecs à la porte de leur monastère dans l'île de Samos.



GUERILLA EN EUROPE

Dans toute l'Europe, des mouvements de révolte contre la tyrannie axiste grondent. Les Alliés pourront-ils en faire leur profit, et coordonner l'action intérieure avec leur attaque ?

Comment les troupes anglo-américaines et leurs chefs pourront-ils découvrir leurs alliés en Europe ? Et de quel apport seront ceux-ci ?

La réponse dépend de deux facteurs : le problème politique qui consiste à créer ou à découvrir des groupes susceptibles de se battre aux côtés des Alliés en territoire ennemi, et le problème militaire, celui d'assurer l'efficacité de leur action, en coordination avec celle de l'armée régulière assaillante.

Même dans la guerre des tanks et des avions, ces groupes de guérilléros pourront apporter une contribution militaire importante.

Ainsi, les rapports sur les événements d'Alger, durant l'invasion de l'Afrique du Nord, révèlent que les Alliés doivent un appui important à la population civile qui a rendu la résistance difficile, en sabotant les centres militaires.

Depuis, est survenue l'extraordinaire révolte du ghetto de Varsovie. Des hommes presque sans armes, affaiblis par la faim et la maladie, résistèrent plusieurs semaines, à une distance d'un kilomètre et demi de l'administration centrale allemande de la Pologne. Ils tinrent tête, comme à Stalingrad, à l'assaut de véhicules blindés et subirent de lourds bombardements. Peu de militaires pourraient nier qu'un soulèvement semblable, dans un centre ennemi, serait d'un grand secours au moment où les forces attaquantes débarqueraient ou se frayeraient un chemin près de cette ville.

Mais la difficulté, dans de tels soulèvements, est celle-ci : le pays montagneux est peu habité. Les forces de guérilléros ne peuvent être nourries si elles sont nombreuses, et ne sont pas dangereuses pour l'ennemi si elles sont restreintes. C'est pourquoi la possibilité de soulèvements doit être envisagée dans les villes.

Quand on envisage les faits sous cet angle, la solution est évidente : ce sont les mouvements de résistance en Europe qui peuvent organiser les révoltes dans les villes. Ils ont généralement leurs centres directeurs, ou tout au moins un certain nombre de contacts, dans les villes. Ils ont leurs journaux illégaux et il est à noter que plusieurs de ces journaux ont une diffusion plus large que celle de la « Pravda », quand elle était une feuille illégale, douze mois avant la Révolution bolchevique. Nous savons, par des mémoires russes, combien d'efforts d'organisation furent nécessaires pour en faire circuler quelques milliers d'exemplaires malgré la police tsariste. Nous pouvons imaginer combien les hommes qui trompent la résistance de la Gestapo sont habiles et déterminés. En Afrique du Nord française, nos alliés les plus utiles — quoique les moins reconnus — furent les membres du groupe qui avait publié un journal gaulliste clandestin.

Je suggère que la meilleure politique pour résoudre les problèmes de nos alliés en Europe est de permettre aux mouvements de résistance actuels et aux groupements antifascistes ainsi qu'aux groupes en exil de prendre la responsabilité de choisir les hommes convenables et d'organiser la révolte en temps utile.

Le problème militaire est en grande partie celui du temps.

Des hommes, même sans armes, peuvent aider une force envahissante, s'ils sabotent les communications à l'endroit précis. Des hommes aux armes improvisées et faibles ne peuvent résister à une attaque moderne plus de quelques heures, mais quelques minutes de retard dans les progrès d'une colonne motorisée peuvent permettre à nos avions de la trouver et la détruire.

Il importe que les soulèvements surviennent au moment opportun, et les communications constituent un obstacle majeur.

Il faut décider si les mouvements de résistance, préparés de Paris à Cherbourg, doivent attaquer en masse les centrales téléphoniques, les ponts de chemins de fer, les dépôts d'essence, ou si, au contraire, ils doivent réserver leur effort principal jusqu'au moment où ils constateront les résultats des premières batailles. Ce n'est pas forcément une décision prise par le commandement local. Elle peut l'être à Londres. Comment sera-t-elle communiquée ? Au moment du débarquement ou plus tard, quand tous les Allemands en France seront prévenus et en état d'alerte ?

Il est clair que la radio donne la réponse technique à la question militaire : la B.B.C. peut envoyer un signal convenu à l'avance, qui atteindra les hommes responsables et leur permettra d'agir en conséquence.

Mais les hommes les plus sûrs, qui ont prouvé leur fidélité en risquant la mort et la torture, ne peuvent recevoir des informations qui se retourneraient contre les Alliés, si les Allemands s'en emparaient. Car le groupe le mieux organisé peut comprendre un traître ou même un homme faible qui fléchira devant la « Question » allemande : cet homme peut vendre non seulement l'identité du chef, mais le secret du code, ou le sens d'un message secret.

Ainsi, le problème militaire de l'émission d'un message de la B.B.C. au moment opportun, qui soulèverait les groupes de combattants dans les villes françaises, se complique. Pour accomplir une tâche utile, ces hommes doivent constituer une armée d'alliés, et non une conspiration d'agents secrets. Ce qui importe dans cette armée, c'est qu'elle soit sous son propre commandement, qu'elle reconnaît et respecte.

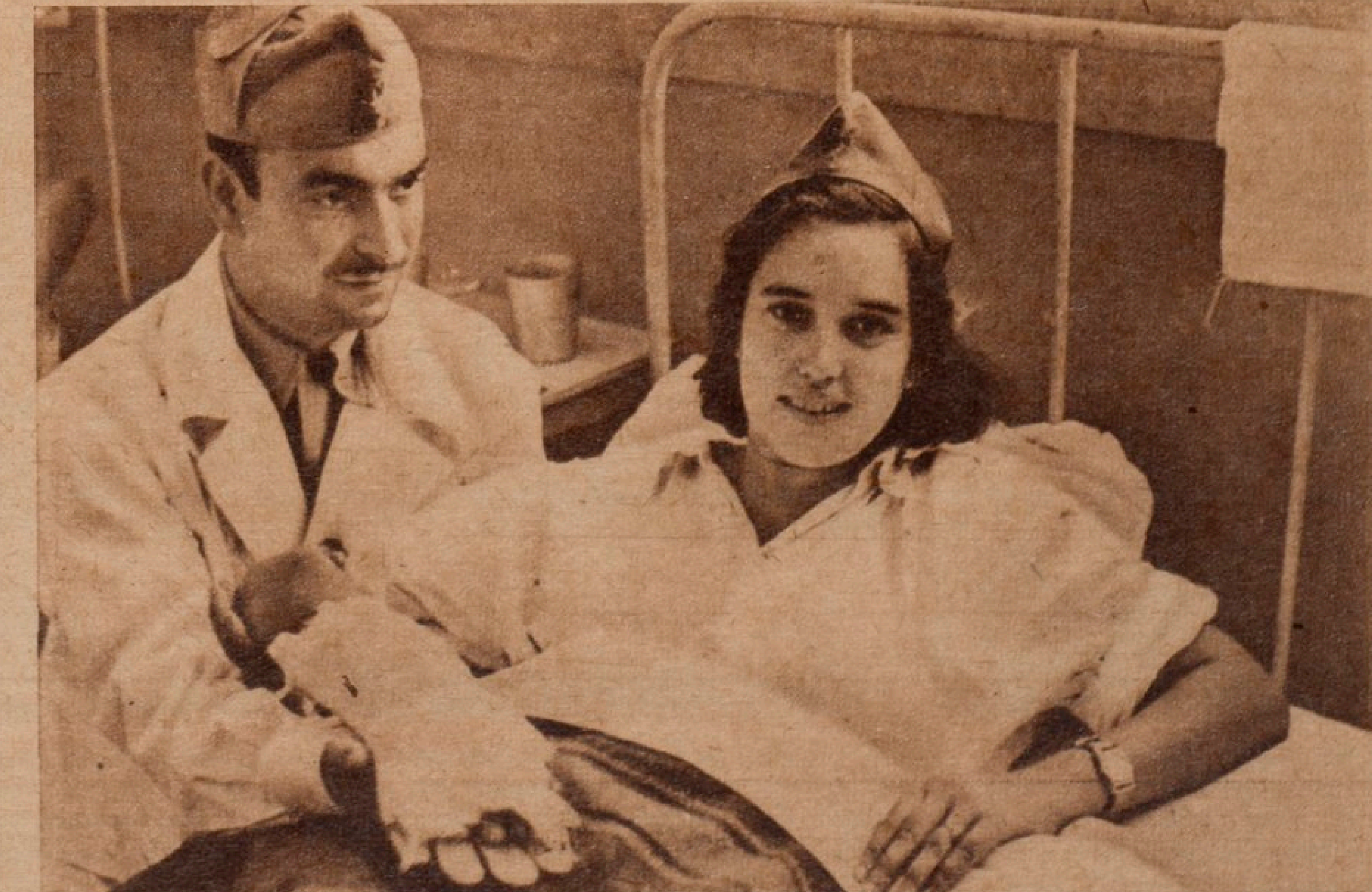
Ainsi, pour nous rapprocher de la solution idéale du problème des soulèvements coopérant avec un débarquement allié en Europe, nous devons conférer aux hommes de la résistance une responsabilité définie.

Les gouvernements et les généraux à l'étranger ne peuvent avoir autant d'autorité sur la population que les hommes qui parlent sa langue, et peuvent rappeler à leurs auditeurs le souvenir d'une feuille polycopiée passée sous des miches de pain, ou d'un raid sur un atelier de réparation de chemins de fer. Ces voix seules peuvent soulever et convaincre, susciter l'action et maintenir la discipline.

Le succès final pourrait être compromis, si nous manquons de nous assurer tout l'appui possible en Europe. Comme mon ami le brigadier Wingate l'a prouvé, l'appui d'une population amie, ou de groupes alliés dans son sein, est d'une importance vitale pour toute unité qui pénètre derrière les lignes ennemies.

Or, pénétrer derrière les lignes ennemies est le but essentiel de la tactique et de la stratégie modernes, et le moyen le plus sûr et le plus rapide de remporter la victoire.

(D'après un article de Tom Wintringham dans « Picture Post »)



Une jeune Yougoslave de 18 ans qui prit une part active au mouvement des patriotes de son pays contre l'agresseur, au cours duquel elle fut blessée, reçoit dans un hôpital italien, près de Bari, les soins que nécessite son état. Elle n'aspire qu'à reprendre le combat.

L'EPOPEE MALTAISE

racontée par un canonnier de l'île

En 1942, Malte subissait une série d'attaques aériennes qui dépassaient en intensité tout ce qu'on avait jamais décrit jusqu'alors.

Pour Kesselring, Malte représentait un dangereux porte-avions, d'autant plus dangereux que l'on ne pouvait pas le couler. Il décida donc de le réduire à l'impuissance. Mussolini annonça à plusieurs reprises que Malte disparaîtrait sous peu de la carte méditerranéenne. La Reggia Aeronautica fit ses premiers essais le jour même de l'entrée en guerre de l'Italie, et l'artillerie royale de Malte compta ses premiers morts. Tout le monde connaît l'état de nos défenses qui étaient pitoyables à l'époque ; elles se réduisaient en grande partie aux trois chasseurs devenus fameux depuis lors, et que l'on a surnommés Foi, Espérance et Charité. Les maigres forces de l'île parvinrent cependant à tenir, et les efforts de la Reggia Aeronautica échouèrent lamentablement. Mais tout ceci a déjà été dit et redit. Ce ne sont d'ailleurs pas ces faits qui m'intéressent pour l'instant, ils rempliraient des volumes ; je voudrais surtout donner un aperçu de la vie du mitrailleur, manipulateur des canons anti-aériens, et plus spécialement encore de ceux que l'on avait postés dans la région la plus exposée de l'île, où la moitié de mon unité était stationnée.

Les choses commencèrent à s'aggraver vers le mois de février 1942, et empirèrent encore en mars et avril de la même année.

Je ne pourrais vous indiquer l'endroit où mes canons se trouvaient, car ils y sont probablement encore et continuent à rendre des services importants. En disant « mes canons », je veux parler des deux canons que je laissais après le « blitz » et de quelques autres que j'ai reçus depuis lors.

Maintenant, essayez d'imaginer un rocher aride dénué de toute végétation, impossible à camoufler ; un rocher sortant de la terre et surplombant la Méditerranée. C'est là que les défenses de l'un des points les plus vulnérables de l'île se trouvaient.

Profondément affectés par la chaude réception que nous faisions à leurs Junkers, dont de nombreux furent descendus tandis que les autres se perdaient dans la mer ou tombaient avant d'atteindre leur objectif, les Allemands commencèrent leur œuvre de destruction par notre pauvre rocher, qu'ils attaquèrent sauvagement. Six Stukas des escadrilles d'attaque furent sélectionnés à cet effet. Les bombardements devenaient tous les jours plus précis, et nous étions mitraillés sans répit, à toutes les heures du jour. Et puis nos munitions devinrent rares et nos forces de défense diminuèrent. Nous reçûmes l'ordre de ne pas tirer sur les avions de reconnaissance ennemis. Nous nous étions si bien habitués à voir les Messerschmitts raser nos têtes, que nous n'y faisions plus attention ; souvent même nous faisions des signaux aux pilotes, qui nous répondaient.

Les rations devenaient de plus en plus maigres chaque jour ; en effet, elles équivalaient à la moitié d'une ration normale. Les raids continuels nous obligeaient à manger à des heures impossibles. Nous avalions nos restes de thé avec un peu de pain et de confiture et retournions en vitesse vers les canons, car ceux-ci ne devaient pas être abandonnés un instant, et les intervalles étaient incertains. A son tour, le temps se mêla de devenir mauvais ; il pleuvait sans cesse et un vent froid frappait nos visages. Le voisinage de la mer causa beaucoup de tort à nos instruments et à nos munitions. La batterie était réduite à sa plus simple expression, nous manquions d'officiers.



Cette caricature parue dans l'hebdomadaire allemand « Kladderadatsch » représente Malte aplatie sous les attaques aériennes de l'Axe. Mais l'île ne s'est ramassée que pour mieux bondir à la fin.

MESSAGE A MALTE

du Président des États-Unis

Au nom du peuple des Etats-Unis d'Amérique, je salue l'île de Malte, son peuple et ses défenseurs qui, dans la cause de la liberté et de la justice à travers le monde, ont rendu un important service, bien au-dessus et au delà de l'appel du devoir. Sous les feux répétés tombant du ciel, Malte resta seule, sans peur, au milieu de la mer, une mince flamme luisante dans l'obscurité et un phare d'espérance dans les jours meilleurs qui suivirent. La brillante histoire de courage et d'héroïsme de Malte sera lue dans les siècles à venir avec gratitude et admiration. Ce qui a été fait dans cette île maintient toutes les hautes traditions des hommes et des femmes vaillants qui, depuis le commencement des siècles, ont vécu et péri pour sauvegarder la civilisation de toute l'humanité.

FRANKLIN D. ROOSEVELT
7 Décembre 1943

Les hommes ne pouvaient pas avoir plus de 24 heures de congé tous les cinq jours, pour prendre quelque repos et voir leurs familles. Là encore, la situation était poignante. Comment un être humain peut-il réparer ses forces, quand sa nuit et une grande partie de sa journée se passent dans un abri, quand il n'a presque rien à manger, les rations des civils étant encore plus maigres que les nôtres, et quand, pour arriver chez lui, il doit faire des kilomètres à pied, sous une pluie de bombes ?

Je commandais la batterie, et devais surveiller trois positions différentes. Je n'avais pas d'auto, la benzine s'étant fait rare. Mes déplacements s'effectuaient donc soit en charrette, soit plus simplement à pied. Ces visites devaient être assez fréquentes, car elles contribuaient beaucoup à relever le moral des hommes.

Les soldats étaient magnifiques de courage et d'endurance. Je n'aurais jamais imaginé que les Maltais étaient faits d'un acier aussi bien trempé ; de vrais héros tous. Ils ne se plaignaient jamais, quelle que fût l'étendue de leurs malheurs, toujours à leur poste, sans la moindre récrimination, ils se battaient comme des lions. Les dérogations à la discipline étaient pour ainsi dire inconnues dans la batterie. On pouvait compter sur les doigts ceux qui prolongeaient leurs 24 heures de permission, et, en général, ils avaient une bonne raison pour le faire : c'était tantôt la maison familiale qui avait été détruite, tantôt les parents ou d'autres membres de la famille qui avaient été tués au cours des bombardements.

La haine contre l'ennemi augmentait de jour en jour, et bientôt ce fut avec rage que l'on se mit à riposter aux bombardements. Les avions arrivaient tous les jours en nombre plus grand. Des bombes de tous les calibres tombaient sans arrêt. Nous avions réussi à atteindre une concentration exceptionnelle dans notre tir de barrage, mais, malgré tous nos efforts, les Junkers continuaient à arriver, plongeant sur les aérodromes, les ports, La Valette, les trois villes et les quelques villages qui se trouvent à proximité des points stratégiques. Imaginez le pauvre artilleur collé à son canon, voyant du coin retiré où il se trouvait le feu s'élever de l'île, se demandant si cette fois c'était sa maison qui brûlait, si c'était l'un des siens qui était tombé sous les bombes. Ensuite, c'était une torture d'un genre différent qui commençait : l'alerte venait de finir, et dans le silence qui précédait l'alerte suivante, on entendait la sonnerie d'un téléphone retentir. Tous les cœurs s'arrêtaient de battre : c'était le téléphone de la batterie qui sonnait. Quelques instants plus tard, un homme apparaissait et l'on apprenait que la famille d'un tel avait disparu, et que sa maison était en flammes.

Il était souvent impossible d'acorder des permissions à tous ces malheureux, et nombre de fois l'artilleur devait rester à ses canons, tandis que les êtres qu'il chérissait le plus au monde gisaient sur un lit d'hôpital, et que ses enfants erraient affamés et sans abri. Les nerfs étaient tendus au maximum, mais il fallait des hommes pour manier les canons ; le barrage meurtrier devait être maintenu à tout prix ; le devoir primait tout.

Un jour, le convoi attendu n'arriva pas, ni le second, ni le troisième. Les armes et les munitions se firent de plus en plus rares. De nouvelles restrictions furent imposées. Nous ne pouvions plus tirer à volonté. Les avions arrivaient sur nous, déchargeaient leurs bombes à quelques mètres de nos têtes et nous ne pouvions que les regarder avec rage. C'était très démoralisant.

Finalement l'ennemi découvrit nos positions et nous fûmes bombardés sans arrêt, au début d'une façon plutôt désordonnée et ensuite avec précision. Des bombes incendiaires tombèrent sur l'un de nos magasins à munitions et des incendies éclatèrent au milieu de la nuit. Les munitions pouvaient sauter d'une minute à l'autre. Les hommes travaillèrent comme des forcenés et maîtrisèrent finalement le sinistre. Les blessés, peu nombreux, refusèrent d'aller à l'hôpital.

Un jour, nous descendîmes un Stuka, qui s'écrasa près de notre camp. Quelques hommes se dirigèrent vers l'appareil, malgré les défenses formelles ; ils voulaient prendre quelques souvenirs. L'Allemand n'avait pas eu le temps de jeter sa cargaison de bombes avant de tomber, et l'une d'entre elles explosa, tuant quatre hommes. Je me trouvais à ce moment à mon poste, le raid se poursuivait ; je ne savais rien de ce qui s'était passé. L'un des survivants arriva tout d'un coup, tremblant nerveusement, et me dit que quatre de ses camarades avaient été réduits en morceaux. Il fallait que j'aille voir par moi-même. Je ne peux pas décrire le spectacle répugnant qui s'offrit à ma vue ; je passe sur les détails de ce que j'eus alors à faire. Qu'il vous suffise cependant de savoir que je dus ramasser les lambeaux de chair éparpillés sur le rocher, pour arriver à reconstituer les cadavres, et savoir qui ils étaient.

Une autre fois, des bombes tombèrent sur une chambre de gardes et six hommes furent transformés en bouillie. La panique s'empara des soldats, mais cela ne dura pas. Ils retournèrent à leurs canons et tirèrent avec une furie redoublée sur les nouvelles formations de Junkers : leurs camarades furent vengés...

Et les jours passèrent dans une atmosphère de plus en plus tendue. Les raids devenaient plus nombreux, certains jours même on ne donna pas la fin du signal d'alarme. Un raid dura 48 heures. Les explosifs tombaient en quantités énormes. Partout c'était la destruction. Les nombreuses bombes à retardement que l'on avait jetées rendaient les déplacements pénibles ; à chaque instant, une bombe risquait d'éclater. Nos abris furent atteints, et presque totalement détruits ; deux de nos canons furent abîmés, nos instruments rendus inutilisables. Et tout cela devait être réparé au plus vite, pendant que les bombes tombaient.

Nous avions reçu l'ordre exprès de maintenir le moral des hommes, et pour cela, immédiatement après les alertes, il fallait déblayer le terrain, c'est-à-dire combler le cratère des bombes, enlever tous les débris et effacer les taches de sang.

Mes hommes furent merveilleux : ils demeurèrent impassibles dans les situations les plus insupportables. Ils furent assourdis par le bruit infernal des avions et des bombes, ils furent aveuglés par des feux immenses, ils furent suffoqués par la fumée et la poussière, et pourtant ils résistèrent. Je ne peux pas comprendre jusqu'à ce jour comment ils ne sont pas devenus fous.

Mais ceci est l'Esprit de Malte ! Il peut surprendre les gens de notre génération, habitués à écouter avec crainte et respect le récit des exploits de nos ancêtres, dont la race nous semblait à jamais disparue. Mais maintenant nous savons que les héros maltais d'antan ne sont pas morts ; leurs descendants leur font honneur. Ils les ont même dépassés, aujourd'hui.

Une lettre pour vous

« Il y a longtemps que je suis de près votre rubrique. Je n'y ai pourtant pas trouvé la question qui m'intéresse. Ma situation ? Je vous l'expose ici en quelques mots. Je suis de condition modeste. Je viens de terminer mes études et j'ai à présent un emploi moyen. Je me suis déjà mis en quête de celle qui sera ma compagne de vie... J'ai fait la connaissance de presque toutes les jeunes filles d'Alep, soit au tennis, soit au ciné, soit dans des après-midi, etc... Mais, malheureusement, j'ai remarqué qu'aucune d'elles n'est bonne à fonder un foyer. Quelques-unes sont occupées du matin au soir à avaler des romans policiers ou des histoires d'amour, d'autres à faire du basket-ball, du tennis ou de la natation, d'autres enfin à faire les cent pas entre l'hôtel Baron et la gare de Bagdad, à assister à des surprise-parties plus ou moins honnêtes... Vous croyez que toutes ces jeunes filles seront de bonnes et fidèles épouses ? Pour ma part, j'en doute fort. Certes, il est bon de ne pas voir le mal partout, mais il est dangereux de ne pas le voir là où il est. Je me vois donc forcé, ainsi que beaucoup de jeunes gens qui me l'ont eux-mêmes avoué, à renoncer pour toujours à mon projet et à mener cette vie de célibataire dénuée de charme. Vous qui avez une solution à tout problème, comment résolvez-vous le mien ?... »

UN ALEPIN ARRIERE

Votre lettre, cher Monsieur, trace un tableau fort sombre de la jeunesse alépine. De sa jeunesse féminine du moins. Celle-ci n'offre à vos yeux que des images de dissipation, futilité, coquetterie, bien démoralisantes pour le jeune homme en quête d'une épouse fidèle. Car, s'il faut vous en croire, cher Monsieur, à côté de tant de jeunes personnes évaporées, n'ayant pour tout souci que leur plaisir égoïste, que de jeunes gens épris d'idéal et doués de vertus solides ! Vraiment, pourquoi tant de dissipation d'un côté et tant de haute moralité de l'autre ? Mais alors, à qui donc plaisent les jeunes Alépines qui passent une partie de leur temps à arpenter les trottoirs de la gare de Bagdad à l'hôtel Baron ? Bien plus que les jeunes gens, les jeunes filles ne rêvent qu'au mariage, et c'est le désir de conquérir un époux qui dicte tout leur comportement. Font-elles donc fausse route celles qui croient que le charme et la coquetterie sont des attraits tout puissants ? Et ne se marie-t-on plus à Alep ? Les ménages y sont-ils moins heureux qu'ailleurs ? Voici ce que l'on serait tenté de déduire de votre lettre et de ses généralisations à l'extrême.

Et maintenant, permettez-moi une question, cher Monsieur. Qu'est-ce qui vous autorise à dire des jeunes filles que vous avez connues : « **Aucune d'elles n'est bonne à fonder un foyer** » ? Ces jeunes filles, vous le dites vous-même, vous les avez rencontrées au tennis, au cinéma, dans des réunions. Je voudrais savoir quel indice sérieux permet de dire, en voyant une jeune fille sur un court de tennis : « Celle-ci ne fera pas une bonne mère de famille ». La vie de société ne met nullement en valeur les qualités du cœur ni même celles de l'esprit. Bien au contraire ! Car, en toute réunion mondaine, il ne s'agit pas de faire état de ses vertus domestiques, mais de briller, par sa gaieté, son entrain, d'attirer les hommages par sa beauté ou sa coquetterie. Et tout cela est bien superficiel et bien vain. Mais à qui la faute ? Et ainsi, à force de donner le change aux autres, chacun finit par être plus ou moins dupe. Telle jeune fille que vous croyez superficielle, légère, uniquement préoccupée de sa toilette et de ses sorties peut n'être, très probablement, qu'une jeune personne pratique, bien décidée à se marier au plus tôt afin de connaître le plus vite possible la joie d'être heureuse chez elle auprès d'un mari affectueux et bon camarade. Regardez autour de vous : un peu de bonheur conjugal, l'attente d'un enfant, et toute une vie jusque-là frivole, se métamorphose en foyer d'affection, rayonnement de tendresse. La guerre a brusquement mis en valeur les possibilités infinies qui étaient à l'état latent dans bien des femmes. Mais, croyez-moi, pour toute femme l'amour est bien plus fort, bien plus miraculeux encore que la guerre !

Ne jugez donc pas sur les apparences. Mais, me direz-vous : « Comment mieux connaître ces jeunes filles si déconcertantes ? Comment découvrir celle qui fera une bonne épouse et une bonne mère de famille ? »

Mais simplement en vous montrant naturel, sincère dans vos relations avec les jeunes filles que vous rencontrerez. C'est à vous à « créer » le ton, celui de la camaraderie sans fausse coquetterie. A la jeune fille qui vous plaît, auprès de laquelle vous vous sentez attiré, que vous désirez conquérir, parlez de vos goûts, exposez vos idées, votre idéal de vie, vos projets d'avenir. Faites-le avec la plus grande simplicité et vous verrez vite que la simplicité appelle la confiance, et force l'estime. Une jeune fille est toujours profondément touchée par une attitude nette, loyale, une foi morale. Cet appel en ce qu'il y a de meilleur en elle n'est jamais sans réponse et oblige à rejeter le ton apprêté pour montrer sa vraie nature. N'oubliez pas que c'est le rôle de l'homme de savoir éveiller ce qui est latent dans bien des jeunes filles et qui ne demande qu'à s'épanouir — je veux dire la tendresse, le goût d'aimer sans égoïsme. Les natures nobles susciteront la noblesse, les tyranniques entraîneront au mensonge, et en définitive, chaque être a, plus ou moins, le compagnon de vie qu'il mérite.

N'ayez donc pas peur de la vie, jeune Alépin qui vous qualifiez d'arriéré. Ayez confiance dans la jeunesse, ses élans, son ardeur, ses enthousiasmes. Et si le désenchantement amer de l'expérience peut vous être de quelque utilité, lisez ces lignes de Flaubert écrites à 53 ans : « Pourquoi n'ai-je pas cela ? (des enfants). J'étais né avec toutes les tendresses, cependant... J'ai été lâche dans ma jeunesse. J'ai eu peur de la vie. Tout se paye. »

Votre amie

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

[Les réponses courtes en page 13]

UN CONTE SUÉDOIS

FOURRURES

L'hiver était très rude cette année. Les gens étaient rabougris par le froid, sauf évidemment ceux qui portaient des fourrures.

Richart avait un beau manteau de fourrure qui s'adaptait bien à sa situation, car il était le directeur général d'une nouvelle société. Son vieil ami, le docteur Gustave Hensk, ne possédait pas de fourrures, mais, par contre, il était le mari d'une jolie femme et le père de trois enfants. Ce soir était la veille de Noël.

« Cette année a été plutôt mauvaise pour moi, pensa le docteur tandis qu'il se dirigeait vers la maison de son vieil ami Richart dans l'intention de lui emprunter de l'argent. J'ai passé une mauvaise année, ma santé est ruinée et mes malades sont à peu près tous guéris ; ils ne viennent presque plus me demander des soins. Je sais que je mourrai bientôt, et ma femme le sait aussi. Si la chose doit arriver, j'espère que ce sera avant la fin de janvier : j'éviterai ainsi de payer ma prime d'assurance. »

Tout en réfléchissant, il atteignit le coin de la Régérinsga. Il essaya de traverser la rue, mais il glissa sur la neige et tomba, au moment où un traîneau, lancé à toute allure, tournait le coin. Le conducteur jura, les chevaux s'écartèrent instinctivement, mais le docteur reçut un coup sur l'épaule. De plus, un écrou se prit dans son pardessus et en arracha tout un pan. Un rassemblement se fit aussitôt. Un agent l'aida à se relever, une jeune fille enleva la neige qui maculait ses vêtements, tandis qu'une vieille dame bavarde pleurnichait sur les restes de son manteau. Un prince de sang qui passait par là lui fit cadeau de son chapeau neuf. Ainsi tout était parfait, à part le pardessus....

— Quel drôle d'air tu as ! s'écria Richart dès que le docteur eut pénétré dans son bureau...

— J'ai failli être écrasé, expliqua Hensk.

— Ça ne m'étonne pas de ta part, ie taquina Richart, mais tu ne peux pas rentrer chez toi dans cet état. Prends mes fourrures. J'enverrai chercher un manteau pour moi plus tard.

— Merci, dit le docteur.

Après avoir pris l'argent dont il avait besoin, il ajouta : « On t'attend ce soir. »

Richart était célibataire et passait habituellement le réveillon de Noël chez les Hensk.

....

Au retour, Hensk se sentit plus heureux que jamais. Une joie l'inondait, qui semblait se dégager des fourrures mêmes.

« Il y a longtemps que j'aurais dû acheter un manteau pareil à celui-ci, pensait-il. Il m'aurait donné plus de confiance en moi et il aurait inspiré plus de respect à ma clientèle. Un médecin revêtu de fourrures est sûrement mieux payé qu'un autre. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Maintenant il est trop tard. »

Il traversa le Kungstradgarden. Il faisait déjà sombre et les connaissances qu'il croisait le dépassaient sans le reconnaître.

« Est-il vraiment si tard que cela ? songea-t-il encore... Je ne suis pas tellement vieux et j'ai pu me tromper quant à l'état de ma santé. Il est vrai que je suis pauvre comme Job, mais Richart l'était aussi il n'y a pas bien longtemps. Ma femme s'est montrée froide envers moi ces derniers temps, mais je suis sûr que si je devenais riche et portais des fourrures, elle m'aimerait de nouveau. J'ai remarqué que Richart lui était plus sympathique maintenant qu'il possédait des fourrures. Je crois qu'elle l'aimait quand elle était jeune fille, mais il ne la demanda jamais en mariage. Au contraire, il déclarait à tout le monde qu'il ne se marierait jamais à moins de jouir d'un revenu annuel de 10.000 couronnes. Il n'était pas audacieux, mais moi je l'ai été. Hellen voulait se marier à tout prix : elle était pauvre. Je ne pense pas qu'elle ait été amoureuse de moi, mais je suis sûr qu'elle m'aimait bien. Au début de notre mariage, on ne se trompe pas sur ces questions. Pourquoi ne m'aimerait-elle pas de nouveau ? Pendant nos premières années de mariage, elle se brouillait continuellement avec John Richart, mais ensuite, quand il devint directeur de cette entreprise, quand il commença à nous inviter au théâtre, à porter des fourrures et à gâter nos enfants, elle se montra envers lui plus aimable. C'est tout naturel. »

Il était déjà 6 heures quand Hensk arriva chez lui surchargé de paquets. « Je suis curieux de voir l'impression que je vais faire sur ma femme avec toutes ces fourrures », pensa-t-il gaiement en passant le seuil. Le hall était obscur, on ne l'allumait que durant les heures de consultation, et on n'y voyait presque pas en ce moment.

« Je peux l'entendre bouger dans le salon, remarqua le docteur. Elle se déplace aussi légèrement qu'un oiseau. C'est peut-être étrange, mais mon cœur tressaille chaque fois que je sens sa présence. »

Le docteur Hensk ne se trompait pas quand il supposait que sa femme lui ferait un meilleur accueil maintenant qu'il portait des fourrures. Elle vint à sa rencontre, dans le coin le plus obscur du hall, l'entoura de ses bras et lui posa sur les lèvres un baiser ardent, puis elle enfouit sa tête dans son manteau et murmura : « Gustave n'est pas encore rentré... »

— Il l'est, répondit le docteur d'une voix plutôt incertaine en lui caressant les cheveux des deux mains. Oui, il est rentré.

....

Un grand feu flambait dans le studio du docteur Hensk. Du whisky et de l'eau étaient posés sur une table. Richart, étendu dans un large fauteuil, savourait en silence un cigare. Le docteur s'était ramassé dans un coin du divan.

La porte ouverte sur la salle à manger laissait venir jusqu'à eux les exclamations joyeuses des enfants qui, aidés de leur mère, illuminaient le traditionnel arbre de Noël.

Le dîner avait été très calme et, sans la présence des enfants, il aurait paru à tous interminable et triste.

— Qu'y a-t-il, mon vieux ? Tu es très silencieux ce soir... J'espère que tu ne penses pas à ton pardessus perdu ?

— Non, répondit Hensk, je pense plutôt à tes fourrures...

Après un silence, il reprit :

« Je pensais aussi à autre chose : ce réveillon est le dernier que nous passons ensemble. Etant médecin, je sais qu'il ne me reste plus longtemps à vivre... Aussi je veux te remercier de ta gentillesse, de tous les services que tu nous as rendus à ma femme et moi.

— Mais voyons, j'espère que tu te trompes, murmura Richart, le regard perdu.

— Non, je ne me trompe pas. Je suis sûr de ce que je dis. Je veux aussi te remercier de m'avoir prêté tes fourrures cet après-midi. Elles m'ont procuré les derniers moments de plaisir que j'aie éprouvés dans ma vie...

HJALMA SODERBERG

SOLUTIONS

HOMONYMES

Pose — Pause

MOTS EN ECHELLE

C U R I E
M U R I E
M A R I E
M A R I A
P A R I A
P A R L A

CHARADE

Pinson ou poisson.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Eve Curie* (b). 2. — « *Birth of a Nation* » (c). 3. — *Pantellaria* (d). 4. *Hélicoptère* (b).

FÉMINITÉS



DÉTENTE...
Entre deux prises de vues, la jeune étoile Nann Wynn se repose.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Torturée par le doute »

Vous n'avez pas le droit de vouloir fuir sans même demander une explication à votre fiancé. D'après ce que vous me racontez de cette lamentable histoire, je suis certaine qu'il est innocent. Donnez-lui au moins une chance de se disculper.

Nièce « Mon mari ou ma sœur ? »

Vous n'avez pas le droit de confier à votre sœur ce secret de votre époux. Vous ne seriez pas déloyale envers votre aînée en ne lui racontant pas des choses qui, au fond, n'ont rien à voir avec votre bonne et solide amitié.

Nièce « Loli-Lola »

Pour enlever les taches de graisse sur ce roman que vous aimez, il vous suffira de placer sur les parties atteintes un buvard propre et de repasser avec un fer chaud. Changez souvent le buvard. A la fin, tamponnez légèrement avec un peu de benzine, si la tache n'a pas disparu.

Nièce « Minouche, jeune mariée »

Nettoyez vous-même les feutres de votre mari de la façon suivante : trempez un chiffon dans un peu de benzine et frottez énergiquement les parties souillées. Quand le feutre est sec, exposez-le à la vapeur pour lui redonner sa forme. Bourrez de papier froissé et mettez les bords plats sur une surface plane. Laissez ainsi pendant 12 ou 16 heures. Le moyen est simple et peu coûteux.

Nièce « Appolonia »

Je vous remercie pour les photos de vos petits soldats. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez.

Nièce « Mergouni » (Istamboul)

Ecrivez-moi en turc, si vous le voulez. Je vous enverrai la recette en question dès que je l'aurai. Je m'excuse du retard, votre lettre s'étant égarée dans mon courrier. Mieux vaut tard que jamais... n'est-ce pas ?

Nièce « Cuisinière en herbe »

Voici un excellent hors-d'œuvre : les œufs aux crevettes. Coupez en long six œufs durs, retirez les jaunes, déposez-les dans un saladier. D'autre part, décortiquez 20 crevettes cuites, retirez les queues, ajoutez aux jaunes, salez, poivrez, pilez, ajoutez par parcelles 50 grammes de beurre, puis 4 cuillerées de crème et 1 cuillerée de jus de citron. Travaillez le tout. Garnissez chaque moitié d'œuf avec cette farce. Saupoudrez de chapelure, mettez un peu de beurre fondu. Beurrez des coquilles en porcelaine. Cuisez à four doux pendant dix minutes environ.

TANTE ANNE-MARIE

NETTOYAGE

Vous ne savez encore par où commencer ce grand nettoyage que vous vous étiez promise de faire aussitôt rentrée chez vous. N'attendez pas les grands froids pour vous mettre au travail. Procédez avec ordre et méthode. Vous simplifierez votre travail de 50 %. Ne faites qu'une chose à la fois.

Le grand tort de certaines ménagères est d'entreprendre le nettoyage de tous les coins de la maison à la fois. Elles vont d'ici, de là, perdent un temps précieux et, en définitive, oublient toujours d'épousseter une place qui, pourtant, en avait grand besoin.

Voici comment vous devez vous y prendre, si vous voulez abattre de la bonne besogne en peu de temps :

Les armoires et leur contenu

Commençons par les armoires. Vidons-les. Prenons les vêtements un à un et visitons-les minutieusement. La moindre tache est un appât, un repas pour les mites. Un vieux proverbe russe dit : « Vêtement rangé taché, vêtement retrouvé mangé ». Les plus maculés peuvent être trempés dans la benzine qui sert aux automobiles. Ceux auxquels nous ne pouvons rien nous-mêmes seront envoyés chez le teinturier. Procédé coûteux, mais indispensable dans certains cas.

Chaque vêtement sera, de plus, tapé à la baguette souple et puis brossé. Bien entendu, raccommodé si besoin est.

Les mites, voilà l'ennemi...

De vieilles malles ou caisses font admirablement l'affaire pour inhumer les vêtements d'été. Tapissez-en les parois avec de vieux journaux. L'odeur d'encre d'imprimerie est intolérable pour les mites. Plions les vêtements en intercalant entre les épaisseurs des feuilles de journal. Saupoudrons de poudre de pyrèthre, bon insecticide pouvant remplacer la naphtaline qui est coûteuse. Recouvrons de papier journal toujours. Parfumons d'un jet d'insecticide liquide et fermons soigneusement la malle.

L'armoire sera elle-même passée à l'essence intérieurement ou lavée si elle est peinte, prête ainsi à recevoir les vêtements d'été.

Ne négligeons pas un coin

Les autres placards seront visités après avoir été vidés complètement. Nettoyés comme l'armoire à vêtements, les tablettes seront revêtues de papier neuf. Si elles sont recouvertes de tissu, passons-les à la brosse très dure, afin de les débarrasser de toute trace poussiéreuse.

Chaque objet sorti sera brossé, lavé ou encaustiqué. Rien de sale ni d'inutile ne sera rangé. Jetons, éliminons, c'est la meilleure façon d'avoir une maison bien tenue. En faisant un triage avisé, nous risquons du même coup de faire bien des heureux avec ce qui ne peut plus nous servir.

Les fenêtres

Faire les carreaux, on y pense chaque quinzaine. Mais nettoyons aussi les persiennes. Pour cela, il faut une brosse plate et bien fournie. La poussière sera bien enlevée. Lavons ensuite avec un chiffon imbibé d'eau légèrement additionnée de cristaux de soude.

Battons les tentures avec vigueur et envoyons les rideaux de tulle au repasseur, de sorte que tout soit brillant et net.

Les parquets et dalles

Passons les parquets à l'encaustique. Laissons jusqu'au lendemain avant de faire reluire, de manière à ce que le bois soit bien imprégné de gras. Choisissons de préférence de l'encaustique désinfectant. On en vend partout dans le commerce.

Lavons les dalles à l'eau chaude savonneuse, puis passons-les aux cristaux de soude (trois cuillerées à soupe de cristaux pour un seau d'eau). Laissons sécher en s'évaporant.

Le travail est fini. La maison est en ordre et Monsieur ne manquera pas de vous faire des compliments.

ANNE-MARIE

LA BEAUTÉ DE LA BOUCHE

Aussi personnelle que les yeux et, parfois, plus séduisante encore, la bouche doit être soignée régulièrement.

Je ne parlerai pas aujourd'hui des dents. Rappelez-vous seulement que leur blancheur et leur bon état donnent infiniment de charme à la bouche.

Ce dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui, ce sont les lèvres qui réclament votre attention sous deux aspects : leur fraîcheur et leur santé.

Dites-vous bien, d'ailleurs, que l'une dépend de l'autre : on ne peut maquiller parfaitement que des lèvres saines et bien soignées.

L'approche de l'hiver doit nous faire veiller aux gerçures des coins des lèvres, si douloureuses et tenaces. Certaines personnes contractent la mauvaise habitude de se mordiller les lèvres, de les humecter avec leur langue. Cela prédispose aux gerçures et empêche ensuite de les guérir.

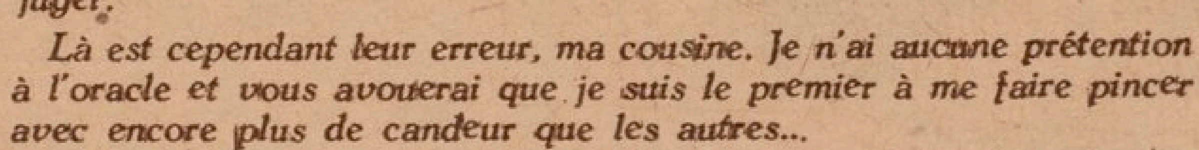
Il faut cicatriser l'épiderme délicat. Faites donc des petits massages, le soir en vous couchant, avec la pommade suivante :

Huile d'amandes douces : 50 gr. ; cire blanche : 20 gr. ; miel pur : 100 gr. Gardez toute la nuit. Mettez, pendant le jour, un rouge à lèvres assez gras, ne contenant pas d'aniline.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Mon courrier de ce matin m'apporte une lettre d'Istamboul qui a, je ne vous le cache pas, agréablement chatouillé la vanité qui sommeille dans le cœur de chaque homme et m'a encouragé dans la voie que je me suis tracée : c'est-à-dire me servir de votre truchement pour m'occuper de la femme, sujet plaisant entre tous, et qui ne me donne, croyez-le, aucun motif d'alarme. Mes nuits restent paisibles et mes jours sereins et je ne me laisse nullement émouvoir par les réflexions lapidaires de certaines de vos sœurs pour qui je personnifie l'être exécrable par excellence : celui qui croit tout savoir d'elles et se permet de tout juger.



Là est cependant leur erreur, ma cousine. Je n'ai aucune prétention à l'oracle et vous avouerai que je suis le premier à me faire pincer avec encore plus de candeur que les autres...

Mais voilà une partie de cette lettre teintée de légère ironie et empreinte d'un esprit à la fois sagace et caustique.

« Zut ! penserez-vous, c'est encore elle (*elle n'en est pas, comme vous le voyez, à sa première missive*). Oui, cher Monsieur Forzannes, c'est encore moi qui, après six mois de silence, vous présente humblement mes respects. Grâce à notre cher « Images », je n'ai pas tardé à apprendre que le sympathique journaliste (*charmant !*) que vous êtes se doublait d'un talentueux romancier. (*Voilà qui me fera peut-être quelques acheteurs en plus pour « Soad Gabran » en attendant que la masse de mes lecteurs me pardonnent « la faute » de la première en se ruant dans les librairies à la parution de mon deuxième roman qui s'intitule, ainsi que vous le savez, « Marceline et moi »*.)

« Je viens vous remercier, au nom de toutes les filles d'Eve, pour les bons conseils que, généreux, vous voulez bien leur prodiguer.

« Si, à travers ce vaste monde, ces dames font plus chic, affublées d'un seyant bibi, si d'autres ont acquis une grâce souple en abandonnant les sports violents, et d'autres encore une élégance raffinée et une charmante féminité, elles vous en sont, convenez-en, redevables. (*Là l'ironie éclate comme une bombe de quatre tonnes ! et je cherche en vain un abri où me réfugier.*)

« Il est seulement regrettable que votre verve convaincante se plaise à poursuivre des buts si futiles. (*Pensez-vous vraiment qu'il soit si vain de se complaire à pareils jeux ?*) Pour ma part, je vous vois volontiers au haut d'une chaire électrisant votre auditoire (*là, moi, je ne me vois pas du tout*) et ramenant par l'éclat de votre éloquence les brebis égarées sur le droit chemin. (*Cependant, ma cousine, je ne me suis jamais posé pour un redresseur de torts et n'ai nullement songé, même un quart de seconde, à ramener au bercail des brebis perdues !*) Pourquoi la grâce ne vous a-t-elle pas touchée ? (*Oh !*) Le bon pasteur que vous auriez été n'aurait pas soulevé des polémiques, voire des hostilités, entre ces demoiselles du Caire et d'Alexandrie. »

Et d'Istamboul, ajouterai-je. Je m'arrête-là, ma cousine, vous ayant assez dit de ce qui m'a été écrit et que ne manqueront pas de ruminer toutes celles qui, ayant aussi leur mot à dire dans ce débat, se sont jusqu'ici abstenues de le faire.

Et croyez que je n'en continuerai pas moins à vous entretenir de ces sujets si futiles et cependant si... considérables dans leur frivolité même !

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

Une lettre pour vous

RÉPONSES COURTES

Vivian M. (Le Caire)

D'après ce que vous dites, ce militaire vous a tout simplement fait comprendre qu'il est excédé de vos assiduités. C'est une leçon vexante, mais à qui la faute ? Faites-en votre profit et montrez-vous plus réservée à l'avenir.

Etoile du matin (Alexandrie)

Vous avez un moyen bien simple « *de bien finir* » (comme vous dites) avec votre premier fiancé. Dites-lui la vérité : que vous avez un second fiancé. Je vous assure que ça suffira. Je préfère ne pas vous dire ce que je pense de tous ces mensonges...

Une jeune fille du Caire

Vous avez, en effet, une sensibilité exagérée et j'ai bien peur que vous mettiez une sorte de complaisance à souffrir. Il faut que vous sortiez de cette inaction pour faire œuvre utile et donner un sens à votre vie. Il y a tant d'œuvres qui réclament votre temps et votre dévouement ! Ne soyez pas si sentimentale et mélancolique et ne doutez pas tant des autres et de vous-même. Personne n'échappe à des moments de dépression morale et la guerre est une épreuve nerveuse. Mais vous êtes jeune, vous avez tout l'avenir devant vous. Allons, un peu plus de courage !

Votre amie

L'ECRAN DE LA SEMAINE

DU PETROLE
en Alaska

Les dirigeants américains ont récemment souligné que la formidable consommation de pétrole qu'entraînait cette guerre créerait une pénurie de ce précieux produit. Heureusement, les travaux de forage entrepris au Canada ont permis de découvrir des régions pétrolifères dans le nord-ouest du pays.

C'est peut-être la découverte de ces gisements qui décida les experts anglo-américains à construire rapidement une liaison de la Grande Route de l'Alaska à une route plus orientale qu'il n'avait été originellement prévu.

Bien que cette région soit trop distante des marchés pour offrir des perspectives immédiates de développement économique, l'Imperial Oil Company, une puissante et active succursale de la Standard Oil Company, entreprit de grands travaux de prospection le long du fleuve Mackenzie, et découvrit des gisements justifiant le creusement de puits productifs. L'ensemble de ces puits se trouve à près de 80 kilomètres de Fort Norman et à 160 kilomètres seulement au sud du Cercle Arctique.

Ces puits de pétrole sont séparés de 480 kilomètres seulement de la Grande Route de l'Alaska, et cependant le territoire intermédiaire est un des moins praticables au point de vue routier qu'il y ait. Il est couvert en effet de forêts et de marécages, mais à environ 700 kilomètres vers le sud, près de Nelson, la route traverse le fleuve Liard, un confluent du Mackenzie, lequel peut être utilisé comme voie fluviale. Les distances par voie de terre sont si grandes, cependant, que le transport par avion pourrait s'avérer plus économique, une fois que des aérodromes auront été construits. Pendant des années des services aériens réguliers ont été maintenus le long des fleuves Athabasca et Mackenzie pour transporter les prospecteurs et les mineurs à travers les régions arctiques : les larges fleuves et les grands lacs constituent d'admirables champs d'amérissage pour les hydravions en été et, avec la glace, d'atterrissage en hiver pour les avions. Jusqu'à tout récemment, la raffinerie qui produit 800 barils par jour n'a travaillé que durant les mois d'hiver, tandis que quelque 20.000 barils de pétrole étaient extraits et traités pendant l'été.

Une autre région pétrolifère parmi les plus accessibles est celle de la vallée de Turner, près de Calgary, où la production potentielle n'attend que des débouchés à un rayon économique avantageux pour être développée.

La richesse pétrolière du Canada s'est accrue par les nouveaux champs Mackenzie situés dans le Nord-Est, représentés sur notre carte par la partie en noir Partant d'Edmonton, au Canada, et aboutissant à Fairbanks, en Alaska, se trouve la grande route militaire construite récemment.



LES ILES
Gilbert et Ellice

Les événements militaires récents, dans le Pacifique, mettent les îles Gilbert et Ellice au premier plan de l'actualité.

Les troupes américaines ont conquis sur les Japonais les avant-postes les moins connus de l'Empire britannique. Comme il a été déjà dit, cette conquête n'est pas une fin en elle-même ; l'occupation de ces îles vise à assurer aux Alliés de nouveaux tremplins en direction des îles Marshall et autres bastions japonais du Pacifique central.

La capitale de la colonie est un minuscule coin perdu, « Ocean Island », riche en phosphate, qui se trouve à 400 kilomètres du groupe Gilbert.

La colonie se divise en cinq groupes : les îles Gilbert proprement dites, les îles Ellice, Ocean Island, l'archipel Phœnix, et, plus à l'est, immédiatement au sud des Hawaï, les trois îles : Washington, Fanning et Christmas.

La juridiction appartient au haut commissaire pour le Pacifique occidental (qui est aussi gouverneur des îles Fidji) ; mais l'administration en est confiée à un commissaire délégué, résidant à Ocean Island.

Micronésiens et Polynésiens forment les 36.000 habitants de ces îles ; les Mélanésiens, troisième race du Pacifique, ne sont pas représentés. Malgré leur pauvreté et une existence précaire, les indigènes ont leur propre gouvernement local, politiquement remarquable pour des peuplades primitives.

Il est probable que l'Espagnol Alvaro de Mendana, après avoir découvert les îles Salomon en 1567, découvrit le premier les archipels Gilbert et Ellice. Ils furent officiellement découverts par les divers officiers de la marine britannique qui, de 1764 à 1824, naviguaient dans ces eaux. Parmi eux se trouvent les capitaines Gilbert et Marshall, du nom desquels on baptisa quelques-unes de ces îles.

Les îles Gilbert furent placées sous le protectorat de la Grande-Bretagne en mai 1892 ; les îles Ellice le furent en septembre de la même année. On étendit ce protectorat à Ocean Island en 1900. Il ne fallut pas longtemps à l'administration britannique pour prouver aux indigènes les avantages moraux et matériels d'une incorporation de leurs îles à la métropole.

UNE RAISON BIEN SIMPLE !

— Pourquoi les Allemands reculent toujours en Russie ? C'est bien simple... Hitler a ordonné à tous ses soldats de mourir pour la patrie... Staline, lui, a bien recommandé aux soldats rouges d'exécuter à la lettre les ordres de Hitler...

(Al Itnein)

I. WAKE — HAWAÏ — Iles MARIANNES — I. GUAM — OCEAN PACIFIQUE — ILES MARSHALL — I. YAP — ILES CAROLINES — EQUATEUR — ILES GILBERT & ELLICE — Nlle GUINÉE — MER DE CORAIL — AUSTRALIE — SAMOA

L'occupation des îles Gilbert et Ellice par les troupes américaines a pour but d'assurer aux Alliés de nouveaux tremplins en direction des bastions japonais du Pacifique central. Notre carte indique la position des îles Gilbert et Ellice par rapport aux archipels environnants.

LA CHINE
puissance mondiale ?

L'importance accordée par les Alliés à la contribution chinoise n'est pas seulement dictée par des considérations stratégiques et militaires.

La légende du Chinois fumeur d'opium et paresseux est en train de s'estomper dans le bruit des batailles. Jamais la Chine n'a été tellement unie, et par conséquent aussi forte, aussi dynamique et laborieuse que la Chine d'aujourd'hui. Voici quelques statistiques qui serviront à le démontrer :

Durant les deux dernières années, on a procédé en Chine à l'inauguration de 6.000 nouveaux bureaux de poste. 45.000 kilomètres de lignes télégraphiques ont été posées. Plus de 1.100 kilomètres de voies ferrées ont été ouvertes au trafic civil. 4.500 kilomètres de réseaux routiers ont été construits et 4.500 autres sont en voie de construction. La méthode du transport aérien — pour les marchandises aussi bien que pour les passagers — a été généralisée dans tout le pays. La production de la force électrique a augmenté de 25 % en 24 mois.

Sur le plan éducatif, la Chine a également réalisé de grands progrès. Des dizaines de milliers d'étudiants universitaires se sont répandus à l'intérieur du pays où leurs services ont été très appréciés. En mars 1940, un plan de cinq ans fut élaboré par les autorités chinoises dont l'application doit conduire à l'élimination définitive de l'analphabétisme. Au bout de trois ans, 46 millions d'illettrés ont déjà appris à lire et à écrire et 120 autres millions poursuivent leurs études.

DIPLOMATIE

On n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

(JULES CAMBON)

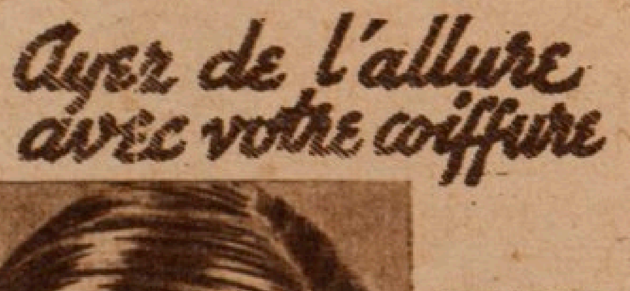
L'art de la politique n'est pas de faire naître les occasions, mais de savoir en tirer parti.

(FREDERIC II)

La véritable finesse est la vérité dite quelquefois avec force, et toujours avec grâce.

(CHOISEUL)









UNE VUE SOUS-MARINE INATTENDUE...

C'est bien celle qui s'offrit au regard d'un chef scaphandrier britannique qui, descendant au fond de l'océan pour une exploration sous-marine, fut bien médusé en voyant à quelques pas de lui un appareil Dornier absolument intact. Sa chute fut probablement due à une panne de ses moteurs. Ce dessin montre le scaphandrier en face de l'avion Dornier qui fut, quelques jours plus tard, ramené à la surface.

UNE RUSE
du général Montgomery

Comme chacun le sait, mille et un facteurs contribuent au succès d'une attaque. On révèle aujourd'hui qu'un des facteurs de la victoire d'El Alamein fut une ruse employée par le général Montgomery.

Les troupes de l'Afrika Korps étaient solidement établies en face de celles des généraux Alexander et Montgomery. Ces derniers se rendirent compte qu'avant d'entreprendre leur première grande offensive, il fallait distraire l'attention de Rommel, l'induire en erreur, afin d'éviter de lourdes pertes.

« Seule la ruse, pensa le commandement anglais, peut nous aider ! Ces messieurs de la Marine nous rendront-ils ce service ? »

Ces messieurs le voulaient bien.

Plusieurs heures avant l'heure H, quatre minuscules vedettes lance-torpilles s'avancèrent prudemment le long de la côte allemande et arrêtèrent leurs moteurs à un endroit déterminé. Un silence de brève durée s'établit. Tout d'un coup, des éclairs déchirèrent le ciel, des détonations puissantes se firent entendre.

Des avions de la R.A.F. surgirent on ne sait d'où. L'artillerie lourde britannique grondant dans le lointain, envoyait un déluge d'obus saccager les objectifs.

Les vedettes entrèrent alors en action. Un rideau de fumée dense les abritait contre la lumière des projecteurs ennemis.

Affolé, un officier allemand se précipita au téléphone et demanda d'urgence d'importants renforts : les Anglais essayaient de débarquer.

Rommel ne voulut rien en croire. Les appels au téléphone se firent plus pressants : les Anglais débarquaient, disait la voix haletante. On ne pouvait s'y méprendre.

Réagissant alors promptement, le « Deutsche Oberkommando » envoya, vagues sur vagues, Stukas et Messerschmitts.

Puis, ce fut au tour de la « 90ème division légère » de l'Afrika Korps, déjà si éprouvée par de précédentes batailles, de s'ébranler et de prendre position à l'endroit du prétendu débarquement.

Les Allemands déclenchèrent une puissante attaque qui tourna court : là où ils s'imaginaient voir des troupes débarquer par milliers, ils ne découvrirent que quelques vieux bidons d'essence vides.

Pendant ce temps, Montgomery, avec son sens aigu de la manœuvre militaire, lança sa fameuse attaque dans un secteur ennemi dégarni de ses troupes d'élite. Le premier pas vers la victoire était fait.

Entre temps, la radio berlinoise parlait d'un débarquement en force des Britanniques derrière les lignes de l'Afrika Korps qui avait été rendu inefficace grâce à l'action puissante de la contre-attaque allemande...

Mais l'état-major anglais savait bien que le « débarquement » avait été simulé par quatre vedettes lance-torpilles, de la marine de Sa Majesté Britannique, munies de haut-parleurs très puissants...

L'APPUI
du peuple anglais

Saviez-vous que la population de Grande-Bretagne — d'environ 46.750.000 dont 9.000.000 sont des enfants au-dessous de 14 ans — a fourni, jusqu'au début de l'année 1943, la somme de £ 4.668.904.000 en bons de guerre, en épargnes et en bons gratuits ?

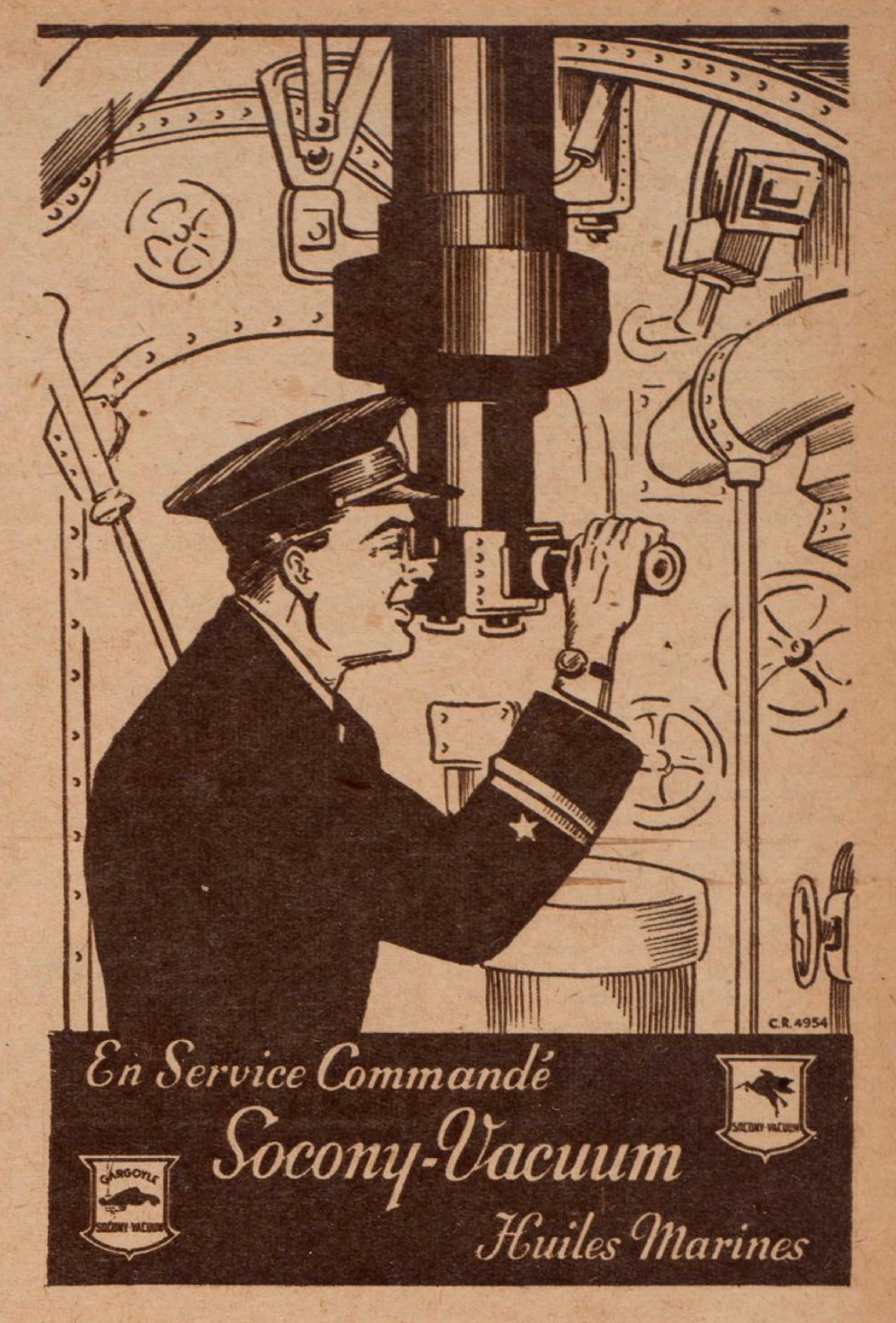
...Qu'il existe dans le Royaume-Uni plus de 300.000 groupements d'épargnes, contre 45.000 en 1939 ? Et qu'ils sont dirigés par un demi-million de volontaires ?

...Que, de septembre 1940 à juin 1941 (période du grand « blitz »), 848 « Semaines des armes » furent organisées dans toute la Grande-Bretagne et ont rapporté £ 462.224.824 ?

...Que le peuple de Grande-Bretagne donne près de 60 % de son revenu national pour les besoins de la guerre ? Et que ceci l'oblige à renoncer entièrement au luxe et diminue grandement le standard de vie ?

...Que £ 49.000.000 ont été prêtées par des particuliers au gouvernement britannique sans intérêt ? Et que, dans bien des cas, des grands et petits acquéreurs de bons de guerre se désistent de leur intérêt ?

...Que les dons les plus considérables en temps de guerre furent les « bons gratuits » au Trésor pour subvenir aux fins de la guerre, qui se chiffrent à plus de 20 millions de livres ? Et que les fonds de la Croix-Rouge britannique dépassent 12 millions de livres ?







DELASSONS-NOUS...

HOMONYMES

Devant un peintre, un photographe,
Et quand on sait bien l'orthographe,
On le fait ordinairement :
Cela s'appelle une attitude
Et quelquefois une habitude
Que l'on perd sans savoir comment.

En musique, c'est un silence
(Vous devez le savoir, je pense,
Car on le nomme aussi repos).
Et c'est de plus, la chose est sûre,
L'équivalent d'une mesure
Qu'on doit observer à propos.

MOTS EN ECHELLE

Il s'agit, vous le savez, en modifiant une lettre par échelon et en n'utilisant que des mots ou des noms connus, de passer d'un échelon extrême à l'autre :

C U R I E

. . . . .

. . . . .

. . . . .

P A R L A

HISTOIRE DE L'ACAJOU

Le bois d'acajou qui provient de l'anacardier, arbre des Indes, fut introduit en Europe par le frère du célèbre docteur Gibbons. Commandant un bâtiment de commerce, il rapporta des madriers lui ayant servi de lest et les offrit au docteur qui se faisait construire une maison, à Londres. Les charpentiers, découragés par la dureté de ce bois inconnu, ne voulurent point s'en servir. Il demeura longtemps, oublié, dans le jardin de Gibbons qui, pourtant, résolut un jour de l'utiliser à la confection d'une boîte à chandelles.

Le menuisier, après bien des efforts, y parvint. Ravi, Gibbons se fit faire alors un bureau qui eut beaucoup de succès auprès de ses amis à qui il offrit les madriers restants.

C'est ainsi que l'acajou, introduit par hasard en Angleterre, y connut une grande vogue dès le début du dix-huitième siècle. Et c'est alors seulement qu'il fut utilisé dans les autres pays d'Europe où les artisans déploraient et sa dureté exceptionnelle et la faiblesse de leurs outils, tout en admirant les résultats obtenus.

SAVEZ-VOUS QUE...

- Maë West collectionne les boucles de cheveux que lui envoient ses admirateurs et admiratrices.
- Le premier métier exercé par Bing Crosby consistait à surveiller le remplissage d'un réservoir d'eau potable dans une usine. Il ne gagnait que deux dollars par semaine, mais il était logé. Le cinéma et la radio lui ont valu, depuis, d'autres cachets.
- Marlène Dietrich déjeune rarement au restaurant des Studios. Elle se fait apporter dans sa loge un repas préparé chez elle. Et toujours, au menu, figure de la salade.
- George Raft se refuse formellement à apprendre le tennis et le ping-pong.
- Grace Bradley possède une bibliothèque importante d'ouvrages de psychologie qui constituent sa lecture préférée.

CHARADE

En mon entier, lecteur, je suis un animal,
Mon deux est bruit quelconque, et mon un végétal.

LE CONCERT DES VERRES

Tout le monde sait qu'au choc d'un objet quelconque un verre rend un son d'autant plus aigu qu'il contient plus d'eau. Il est donc facile d'accorder des verres avec un piano en mettant dans chacun d'eux plus ou moins d'eau, et de se procurer ainsi un instrument de



musique sur lequel on pourra jouer toutes sortes d'airs. L'exécutant n'aura qu'à frapper successivement les verres avec une baguette dans l'ordre voulu et en observant la mesure ; avec un peu de pratique, il pourra même jouer des duos en se servant de deux baguettes qu'il tiendra, l'une de la main droite, l'autre de la main gauche.

Pour s'éviter la peine et la perte de temps que nécessite l'opération de l'accordage, certains faiseurs de tours se servent de verres percés chacun d'un petit trou à des hauteurs différentes, de telle manière que, lorsqu'on les remplit jusqu'au bord, l'eau s'écoule par ces trous jusqu'à ce qu'il en reste juste assez pour donner au verre le ton nécessaire. Par ce moyen, l'instrument s'accorde de lui-même en un instant.

CONNAISSEZ-VOUS L'ORIGINE DE CES EXPRESSIONS ?

Peccavi. — (J'ai péché). Exclamation du roi David après avoir été confondu par les paroles du prophète Nathan. S'emploie pour signifier qu'on avoue ses torts.

O tempora, o mores ! — (O temps ! ô mœurs !). Exclamation par laquelle Cicéron s'élève contre la perversité des hommes de son temps.

Sic. — (Ainsi). Mot qui se met entre parenthèses dans le cours d'un texte ou à la fin d'une citation, pour indiquer que l'original est tel qu'on le donne, avec la faute ou l'étrangeté qui s'y trouve.

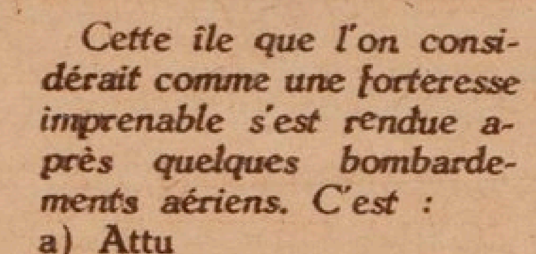
PHOTOS-DEVINETTES



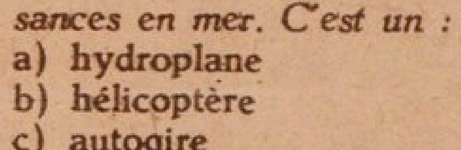
Cette jeune femme dont la photo a été publiée récemment dans « Images » est la fille d'une femme célèbre. Elle s'appelle :
a) Irène Jolliot
b) Eve Curie
c) Dorothy Tompson
d) Greta Garbo



Cette scène de guerre est tirée d'un film américain qui remporta un grand succès et qui n'est autre que :
a) Ben-Hur
b) La Grande Parade
c) Birth of a Nation
d) Beau Geste



Cette île que l'on considérait comme une forteresse imprenable s'est rendue après quelques bombardements aériens. C'est :
a) Attu
b) Honshu
c) Malte
d) Pantellaria



Cet avion à l'aspect si curieux est actuellement utilisé par l'aviation américaine pour les reconnaissances en mer. C'est un :
a) hydroplane
b) hélicoptère
c) autogire
d) hégire

SAGESSE

Je suis assez fort si l'honnêteté et la justice sont avec moi. (Marc-Aurèle)

Un cœur égoïste ne peut échapper au tourment de l'ennui. (Gœthe)

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte. (Molière)

Un ton poli rend les bonnes raisons meilleures et fait passer les mauvaises. (Chateaubriand)

Parler est un besoin, écouter est un talent. (Lachambaudie)

RIONS

— Papa, est-ce vrai ce que nous a dit le maître d'école ?
— Qu'a-t-il dit ?
— Que nous devons toujours aider les autres.
— Mais oui, c'est vrai.
— Mais alors, les autres, qu'est-ce qu'ils font ?

●

Dans un tramway. L'intérieur est bondé.
Trois dames sur la plate-forme.
Un monsieur de l'intérieur se lève et galamment :
— Ma place, à l'aînée de ces dames.
Silence. Personne ne bouge.
Le monsieur rentre et se rassoit.

●

La maîtresse. — Mon petit Michel, avez-vous entendu parler du « Barbier de Séville » ?
Le petit Michel. — Non, madame, papa se rase lui-même.

●

Entre avares.
— Je souffre de l'estomac.
— Moi aussi.
— Alors je vais aller voir un médecin pour tous les deux. Nous partagerons les honoraires de la consultation.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)